VOYAGES

DE GULLIVER

TOME SECOND.

QUATRIÈME PARTIE.

Se vend à Paris, chez Alphonse Leclerc,
libraire, rue de Vaugirard, 15.

N° 58.

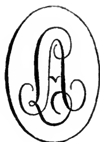
Sur cent cinquante exemplaires.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie,
rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21.

VOYAGES
DE GULLIVER

TOME SECOND.

QUATRIÈME PARTIE.



A PARIS.

AN M DCCC LX.

VOYAGES DE GULLIVER.

QUATRIEME PARTIE.

VOYAGE AU PAYS DES HOUYHNHNMS.

CHAPITRE PREMIER.

L'auteur entreprend encore un voyage en qualité de capitaine de vaisseau. Son équipage se révolte, l'enferme, l'enchaîne, et puis le met à terre sur un rivage inconnu Description des Yahous. Deux Houyhnhnms viennent au-devant de lui.

Je passai cinq mois fort doucement avec ma femme et mes enfants; et

je puis dire qu'alors j'étois heureux, si j'avois pu connoître que je l'étois. Mais je fus malheureusement tenté de faire encore un voyage, sur-tout lorsque l'on m'eut offert le titre flatteur de capitaine sur l'*Aventure*, vaisseau marchand de trois cent cinquante tonneaux. J'entendois parfaitement la navigation ; et d'ailleurs j'étois las du titre subalterne de chirurgien de vaisseau. Je ne renonçai pourtant pas à la profession, et je sus l'exercer dans la suite quand l'occasion s'en présenta. Aussi me contentai-je de mener avec moi dans ce voyage un jeune garçon chirurgien. Je dis adieu à ma pauvre femme, qui étoit grosse. M'étant embarqué à Portsmouth, je mis à la voile le 2 d'août 1710.

Les maladies m'enlevèrent pendant la route une partie de mon équipage ; en sorte que je fus obligé de

faire une recrue aux Barbades et aux isles de Leeward, où les négociants dont je tenois ma commission m'avoient donné ordre de mouiller. Mais j'eus bientôt lieu de me repentir d'avoir fait cette maudite recrue, dont la plus grande partie étoit composée de bandits qui avoient été boucaniers. Ces coquins débaucherent le reste de mon équipage, et tous ensemble comploterent de se saisir de ma personne et de mon vaisseau. Un matin donc ils entrèrent dans ma chambre, se jeterent sur moi, me lierent, et me menacerent de me jeter dans la mer si j'osois faire la moindre résistance. Je leur dis que mon sort étoit entre leurs mains, et que je consentois d'avance à tout ce qu'ils voudroient. Ils m'obligerent d'en faire serment, et puis me délierent, se contentant de m'enchaî-

ner un pied au bois de mon lit, et de poster une sentinelle à la porte de ma chambre, qui avoit ordre de me casser la tête si j'eusse fait quelque tentative pour me mettre en liberté. Leur projet étoit d'exercer la piraterie avec mon vaisseau, et de donner la chasse aux Espagnols : mais pour cela ils n'étoient pas assez forts d'équipage ; ils résolurent de vendre d'abord la cargaison du vaisseau, et d'aller à Madagascar pour augmenter leur troupe. Cependant j'étois prisonnier dans ma chambre, fort inquiet du sort qu'on me préparoit.

Le 9 de mai 1711, un certain Jacques Welch entra et me dit qu'il avoit reçu ordre de monsieur le capitaine de me mettre à terre. Je voulus, mais inutilement, avoir quelque entretien avec lui et lui faire quelques questions ; il refusa même de

me dire le nom de celui qu'il appeloit monsieur le capitaine. On me fit descendre dans la chaloupe, après m'avoir permis de faire mon paquet et d'emporter mes hardes. On me laissa mon sabre, et on eut la politesse de ne point visiter mes poches, où il y avoit quelque argent. Après avoir fait environ une lieue dans la chaloupe, on me mit sur le rivage. Je demandai à ceux qui m'accompagnoient quel pays c'étoit. Ma foi, me répondirent-ils, nous ne le savons pas plus que vous; mais prenez garde que la marée ne vous surprenne: adieu. Aussitôt la chaloupe s'éloigna.

Je quittai les sables et montai sur une hauteur pour m'asseoir et délibérer sur le parti que j'avois à prendre. Quand je me fus un peu reposé, j'avançai dans les terres, résolu de

me livrer au premier sauvage que je rencontrerois, et de racheter ma vie, si je pouvois, par quelques petites bagues, par quelques bracelets, et autres bagatelles dont les voyageurs ne manquent jamais de se pourvoir, et dont j'avois une certaine quantité dans mes poches.

Je découvris de grands arbres, de vastes herbages, et des champs où l'avoine croissoit de tous côtés. Je marchois avec précaution, de peur d'être surpris ou de recevoir quelque coup de fleche. Après avoir marché quelque temps, je tombai dans un grand chemin, où je remarquai plusieurs pas d'hommes et de chevaux, et quelques uns de vaches. Je vis en même temps un grand nombre d'animaux dans un champ, et un ou deux de la même espece perchés sur un arbre. Leur figure me

parut surprenante; et quelques uns s'étant un peu approchés, je me cachai derriere un buisson pour les mieux considérer.

De longs cheveux leur tomboient sur le visage; leur poitrine, leur dos, et leurs pattes de devant, étoient couverts d'un poil épais: ils avoient de la barbe au menton comme des boucs; mais le reste de leurs corps étoit sans poil, et laissoit voir une peau très brune. Ils n'avoient point de queue : ils se tenoient tantôt assis sur l'herbe, tantôt couchés, et tantôt debout sur leurs pattes de derriere. Ils sautoient, bondissoient, et grimpoient aux arbres avec l'agilité des écureuils, ayant des griffes aux pattes de devant et de derriere. Les femelles étoient un peu plus petites que les mâles; elles avoient de fort longs cheveux, et seulement un peu de duvet

en plusieurs endroits de leurs corps. Leurs mamelles pendoient entre leurs deux pattes de devant, et quelquefois touchoient la terre lorsqu'elles marchoient. Le poil des uns et des autres étoit de diverses couleurs, brun, rouge, noir, et blond. Enfin, dans tous mes voyages, je n'avois jamais vu d'animal si difforme et si dégoûtant.

Après les avoir suffisamment considérés, je suivis le grand chemin, dans l'espérance qu'il me conduiroit à quelque hutte d'Indien. Ayant un peu marché, je rencontrai au milieu du chemin un de ces animaux qui venoit directement à moi. A mon aspect il s'arrêta, fit une infinité de grimaces, et parut me regarder comme une espece d'animal qui lui étoit inconnue; ensuite il s'approcha et leva sur moi sa patte de devant. Je tirai mon sabre et le frappai du plat,

ne voulant pas le blesser, de peur d'offenser ceux à qui ces animaux pouvoient appartenir. L'animal, se sentant frappé, se mit à fuir, et à crier si haut, qu'il attira une quarantaine d'animaux de sa sorte, qui accoururent vers moi en me faisant des grimaces horribles. Je courus vers un arbre, et me mis le dos contre, tenant mon sabre devant moi : aussitôt ils sauterent aux branches de l'arbre, et commencerent à décharger sur moi leur ordure. Mais tout-à-coup ils se mirent tous à fuir.

Alors je quittai l'arbre et poursuivis mon chemin, étant assez surpris qu'une terreur soudaine leur eût ainsi fait prendre la fuite. Mais regardant à gauche, je vis un cheval marchant gravement au milieu d'un champ: c'étoit la vue de ce cheval qui avoit fait décamper si vîte la troupe qui

m'assiégeoit. Le cheval s'étant approché de moi s'arrêta, recula, et ensuite me regarda fixement, paroissant un peu étonné. Il me considéra de tous côtés, tournant plusieurs fois autour de moi. Je voulus avancer, mais il se mit vis-à-vis de moi dans le chemin, me regardant d'un œil doux, et sans me faire aucune violence. Nous nous considérâmes l'un l'autre pendant un peu de temps; enfin je pris la hardiesse de lui mettre la main sur le cou pour le flatter, sifflant et parlant à la façon des palefreniers lorsqu'ils veulent caresser un cheval. Mais l'animal superbe, dédaignant mon honnêteté et ma politesse, fronça ses sourcils, et leva fièrement un de ses pieds de devant pour m'obliger à retirer ma main trop familiere. En même temps il se mit à hennir trois ou quatre fois,

mais avec des accents si variés, que je commençai à croire qu'il parloit un langage qui lui étoit propre, et qu'il y avoit une espece de sens attaché à ses divers hennissements.

Sur ces entrefaites arriva un autre cheval qui salua le premier très poliment ; l'un et l'autre se firent des honnêtetés réciproques, et se mirent à hennir en cent façons différentes, qui sembloient former des sons articulés. Ils firent ensuite quelques pas ensemble, comme s'ils eussent voulu conférer sur quelque chose : ils alloient et venoient en marchant gravement côte à côte, semblables à des personnnes qui tiennent conseil sur des affaires importantes; mais ils avoient toujours l'œil sur moi, comme s'ils eussent pris garde que je ne m'enfuisse.

Surpris de voir des bêtes se com-

porter ainsi, je me dis à moi-même: Puisqu'en ce pays-ci les bêtes ont tant de raison, il faut que les hommes y soient raisonnables au suprême degré.

Cette réflexion me donna tant de courage, que je résolus d'avancer dans le pays jusqu'à ce que j'eusse découvert quelque village ou quelque maison, et que j'eusse rencontré quelque habitant, et de laisser là les deux chevaux discourir ensemble tant qu'il leur plairoit. Mais l'un des deux, qui étoit gris-pommelé, voyant que je m'en allois, se mit à hennir après moi d'une façon si expressive, que je crus entendre ce qu'il vouloit: je me retournai et m'approchai de lui, dissimulant mon embarras et mon trouble autant qu'il m'étoit possible; car dans le fond je ne savois ce que tout cela deviendroit: et c'est ce que le lecteur peut aisément s'imaginer.

Les deux chevaux me serrerent de près, et se mirent à considérer mon visage et mes mains. Mon chapeau paroissoit les surprendre, aussi bien que les pans de mon juste-au-corps. Le gris-pommelé se mit à flatter ma main droite, paroissant charmé et de la douceur et de la couleur de ma peau; mais il la serra si fort entre son sabot et son paturon, que je ne pus m'empêcher de crier de toute ma force, ce qui m'attira mille autres caresses pleines d'amitié. Mes souliers et mes bas leur donnoient de grandes inquiétudes; ils les flairerent et les tâterent plusieurs fois, et firent à ce sujet plusieurs gestes semblables à ceux d'un philosophe qui veut entreprendre d'expliquer un phénomene.

Enfin la contenance et les manieres de ces deux animaux me parurent si

raisonnables, si sages, si judicieuses, que je conclus en moi-même qu'il falloit que ce fussent des enchanteurs qui s'étoient ainsi transformés en chevaux avec quelque dessein, et qui, trouvant un étranger sur leur chemin, avoient voulu se divertir un peu à ses dépens, ou avoient peut-être été frappés de sa figure, de ses habits, et de ses manieres. C'est ce qui me fit prendre la liberté de leur parler en ces termes : Messieurs les chevaux, si vous êtes des enchanteurs, comme j'ai lieu de le croire, vous entendez toutes les langues; ainsi j'ai l'honneur de vous dire en la mienne que je suis un pauvre Anglois, qui par malheur ai échoué sur ces côtes, et qui vous prie l'un ou l'autre, si pourtant vous êtes de vrais chevaux, de vouloir souffrir que je monte sur vous pour chercher quelque village ou quelque

maison où je me puisse retirer. En reconnoissance je vous offre ce petit couteau et ce bracelet.

Les deux animaux parurent écouter mon discours avec attention ; et quand j'eus fini, ils se mirent à hennir tour-à-tour tournés l'un vers l'autre. Je compris alors clairement que leurs hennissements étoient significatifs et renfermoient des mots dont on pourroit peut-être dresser un alphabet aussi aisé que celui des Chinois.

Je les entendis souvent répéter le mot *yahou*, dont je distinguai le son sans en distinguer le sens, quoique, tandis que les deux chevaux s'entretenoient, j'eusse essayé plusieurs fois d'en chercher la signification. Lorsqu'ils eurent cessé de parler, je me mis à crier de toute ma force, *yahou*, *yahou*, tâchant de les imiter. Cela

parut les surprendre extrêmement; et alors le gris-pommelé, répétant deux fois le même mot, sembla vouloir m'apprendre comment il le falloit prononcer : je répétai après lui le mieux qu'il me fut possible; et il me parut que, quoique je fusse très éloigné de la perfection de l'accent et de la prononciation, j'avois pourtant fait quelque progrès. L'autre cheval, qui étoit bai, sembla vouloir m'apprendre un autre mot beaucoup plus difficile à prononcer, et qui, étant réduit à l'orthographe angloise, peut ainsi s'écrire, *Houyhnhnm*. Je ne réussis pas si bien d'abord dans la prononciation de ce mot que dans celle du premier; mais après quelques essais cela alla mieux, et les deux chevaux me trouvèrent de l'intelligence.

Lorsqu'ils se furent encore un peu

entretenus (sans doute à mon sujet), ils prirent congé l'un de l'autre avec la même cérémonie qu'ils s'étoient abordés. Le bai me fit signe de marcher devant lui; ce que je jugeai à propos de faire jusqu'à ce que j'eusse trouvé un autre conducteur. Comme je marchois fort lentement, il se mit à hennir, *hhuum*, *hhuum*. Je compris sa pensée, et lui donnai à entendre, comme je le pus, que j'étois bien las et avois de la peine à marcher; sur quoi il s'arrêta charitablement pour me laisser reposer.

CHAPITRE II.

L'auteur est conduit au logis d'un Houyhnhnm : comment il y est reçu. Quelle étoit la nourriture des Houyhnhnms. Embarras de l'auteur pour trouver de quoi se nourrir.

Après avoir marché environ trois milles, nous arrivâmes à un endroit où il y avoit une grande maison de bois fort basse et couverte de paille. Je commençai aussitôt à tirer de ma poche les petits présents que je destinois aux hôtes de cette maison pour en être reçu plus honnêtement. Le cheval me fit poliment entrer le premier dans une grande salle très propre, où pour tout meuble il y avoit

un ratelier et une auge. J'y vis trois chevaux entiers avec deux cavalles, qui ne mangeoient point, et qui étoient assis sur leurs jarrets. Sur ces entrefaites le gris-pommelé arriva, et en entrant se mit à hennir d'un ton de maître. Je traversai avec lui deux autres salles de plain-pied; et dans la derniere mon conducteur me fit signe d'attendre, et passa dans une chambre qui étoit proche. Je m'imaginai alors qu'il falloit que le maître de cette maison fût une personne de qualité, puisqu'on me faisoit ainsi attendre en cérémonie dans l'antichambre; mais en même temps je ne pouvois concevoir qu'un homme de qualité eût des chevaux pour valets-de-chambre. Je craignis alors d'être devenu fou, et que mes malheurs ne m'eussent fait entierement perdre l'esprit. Je regardai attentive-

ment autour de moi, et me mis à considérer l'antichambre, qui étoit à peu près meublée comme la premiere salle. J'ouvrois de grands yeux, je regardois fixement tout ce qui m'environnoit, et je voyois toujours la même chose. Je me pinçai les bras, je me mordis les levres, je me battis les flancs, pour m'éveiller en cas que je fusse endormi; et comme c'étoient toujours les mêmes objets qui me frappoient les yeux, je conclus qu'il y avoit là de la diablerie et de la plus haute magie.

Tandis que je faisois ces réflexions, le gris-pommelé revint à moi dans le lieu où il m'avoit laissé, et me fit signe d'entrer avec lui dans la chambre, où je vis sur une natte très propre et très fine une belle cavalle avec un beau poulain et une belle petite jument, tous appuyés modestement

sur leurs hanches. La cavalle se leva à mon arrivée, et s'approcha de moi; et après avoir considéré attentivement mon visage et mes mains, me tourna le derriere d'un air dédaigneux, et se mit à hennir, en prononçant souvent le mot *yahou*. Je compris bientôt, malgré moi, le sens funeste de ce mot; car le cheval qui m'avoit introduit me faisant signe de la tête, et me répétant souvent le mot *hhuum*, *hhuum*, me conduisit dans une espece de basse-cour, où il y avoit un autre bâtiment à quelque distance de la maison. La premiere chose qui me frappa les yeux, ce furent trois de ces maudits animaux que j'avois vus d'abord dans un champ, et dont j'ai fait plus haut la description : ils étoient attachés par le cou, et mangeoient des racines, et de la chair d'âne, de chien, et de vache morte

(comme je l'ai appris depuis), qu'ils tenoient entre leurs griffes, et qu'ils déchiroient avec leurs dents.

Le maître cheval commanda alors à un petit bidet alezan, qui étoit un de ses laquais, de délier le plus grand de ces animaux et de l'amener. On nous mit tous deux côte à côte, pour mieux faire la comparaison de lui à moi, et ce fut alors que le mot de *yahou* fut répété plusieurs fois; ce qui me donna à entendre que ces animaux s'appeloient *yahous*. Je ne puis exprimer ma surprise et mon horreur, lorsqu'ayant considéré de près cet animal, je remarquai en lui tous les traits et toute la figure d'un homme, excepté qu'il avoit le visage large et plat, le nez écrasé, les lèvres épaisses, et la bouche très grande. Mais cela est ordinaire à toutes les nations sauvages, parceque les meres couchent leurs enfants le

visage tourné contre terre, les portent sur leur dos, et leur battent le nez avec leurs épaules. Ce *yahou* avoit les pattes de devant semblables à mes mains, si ce n'est qu'elles étoient armées d'ongles fort grands, et que la peau en étoit brune, rude, et couverte de poil. Ses jambes ressembloient aussi aux miennes, avec les mêmes différences. Cependant mes bas et mes souliers avoient fait croire à messieurs les chevaux que la différence étoit beaucoup plus grande. A l'égard du reste du corps, c'étoit en vérité la même chose, excepté par rapport à la couleur et au poil.

Quoi qu'il en soit, ces messieurs n'en jugeoient pas de même parceque mon corps étoit vêtu, et qu'ils croyoient que mes habits étoient ma peau même et une partie de ma substance; en sorte qu'ils trouvoient

que j'étois par cet endroit fort différent de leurs *yahous*. Le petit laquais bidet tenant une racine entre son sabot et son paturon me la présenta. Je la pris, et en ayant goûté, je la lui rendis sur-le-champ avec le plus de politesse qu'il me fut possible. Aussitôt il alla chercher dans la loge des *yahous* un morceau de chair d'âne, et me l'offrit. Ce mets me parut si détestable et si dégoûtant, que je n'y voulus point toucher, et témoignai même qu'il me faisait mal au cœur. Le bidet jeta le morceau au yahou, qui sur-le-champ le dévora avec un grand plaisir. Voyant que la nourriture des yahous ne me convenoit point, il s'avisa de me présenter de la sienne, c'est-à-dire du foin et de l'avoine; mais je secouai la tête, et lui fis entendre que ce n'étoit pas là un mets pour moi. Alors portant

un de ses pieds de devant à sa bouche d'une façon très surprenante et pourtant très naturelle, il me fit des signes pour me faire comprendre qu'il ne savoit comment me nourrir et pour me demander ce que je voulois donc manger. Mais je ne pus lui faire entendre ma pensée par mes signes; et quand je l'aurois pu, je ne voyois pas qu'il eût été en état de me satisfaire.

Sur ces entrefaites une vache passa: je la montrai du doigt, et fis entendre par un signe expressif que j'avois envie de l'aller traire. On me comprit, et aussitôt on me fit entrer dans la maison, où l'on ordonna à une servante, c'est-à-dire à une jument, de m'ouvrir une salle, où je trouvai une grande quantité de terrines pleines de lait rangées très proprement. J'en bus abondamment, et pris ma réfection

fort à mon aise et de grand courage.

Sur l'heure de midi je vis arriver vers la maison une espèce de chariot ou de carrosse tiré par quatre yahous. Il y avoit dans ce carrosse un vieux cheval qui paroissoit un personnage de distinction ; il venoit rendre visite à mes hôtes, et dîner avec eux. Ils le reçurent fort civilement et avec de grands égards. Ils dînerent ensemble dans la plus belle salle ; et outre du foin et de la paille qu'on leur servit d'abord, on leur servit encore de l'avoine bouillie dans du lait. Leur auge, placée au milieu de la salle, étoit disposée circulairement, à-peu-près comme le tour d'un pressoir de Normandie, et divisée en plusieurs compartiments, autour desquels ils étoient rangés assis sur leurs hanches, et appuyés sur des bottes de paille. Chaque com-


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

Pag. 178.



La Cavale se leva à mon arrivée.

Dessiné par le Febvre. Gravé par L. J. Masquelier.

partiment avoit un ratelier qui lui répondoit; en sorte que chaque cheval et chaque cavalle mangeoit sa portion avec beaucoup de décence et de propreté. Le poulain et la petite jument, enfants du maître et de la maîtresse du logis, étoient à ce repas; et il paroissoit que leur pere et leur mere étoient fort attentifs à les faire manger. Le gris-pommelé m'ordonna de venir auprès de lui, et il me sembla s'entretenir long-temps à mon sujet avec son ami, qui me regardoit de temps en temps, et répétoit souvent le mot de *yahou*.

Depuis quelques moments j'avois mis mes gants : le maître gris-pommelé s'en étant apperçu, et ne voyant plus mes mains telles qu'il les avoit vues d'abord, fit plusieurs signes qui marquoient son étonnement et son embarras. Il me les toucha deux ou

trois fois avec son pied, et me fit entendre qu'il souhaitoit qu'elles reprissent leur premiere figure : aussitôt je me dégantai ; ce qui fit beaucoup parler toute la compagnie, et leur inspira de l'affection pour moi. J'en ressentis bientôt les effets ; on s'appliqua à me faire prononcer certains mots que j'entendois, et on m'apprit les noms de l'avoine, du lait, du feu, de l'eau, et de plusieurs autres choses. Je retins tous ces noms ; et ce fut alors plus que jamais que je fis usage de cette prodigieuse facilité que la nature m'a donnée pour apprendre les langues.

Lorsque le dîner fut fini, le maître cheval me prit en particulier, et par des signes joints à quelques mots me fit entendre la peine qu'il ressentoit de voir que je ne mangeois point, et que je ne trouvois rien qui fût de mon

goût. *Hlunnh*, dans leur langue, signifie de l'avoine. Je prononçai ce mot deux ou trois fois; car quoique j'eusse d'abord refusé l'avoine qui m'avoit été offerte, cependant, après y avoir réfléchi, je jugeai que je pouvois m'en faire une sorte de nourriture en la mêlant avec du lait, et que cela me sustenteroit jusqu'à ce que je trouvasse l'occasion de m'échapper, et que je rencontrasse des créatures de mon espece. Aussitôt le cheval donna ordre à une servante, qui étoit une jolie jument blanche, de m'apporter une bonne quantité d'avoine dans un plat de bois. Je fis rôtir cette avoine comme je pus, ensuite je la frottai jusqu'à ce que je lui eusse fait perdre son écorce, puis je tâchai de la vanner; je me mis après cela à l'écraser entre deux pierres; je pris de l'eau, et j'en fis une espece de gâ-

teau, que je fis cuire, et que je mangeai tout chaud en le trempant dans du lait.

Ce fut d'abord pour moi un mets très insipide (quoique ce soit une nourriture ordinaire en plusieurs endroits de l'Europe), mais je m'y accoutumai avec le temps; et m'étant trouvé souvent dans ma vie réduit à des états fâcheux, ce n'étoit pas la premiere fois que j'avois éprouvé qu'il faut peu de chose pour contenter les besoins de la nature, et que le corps se fait à tout. J'observerai ici que tant que je fus dans ce pays des chevaux je n'eus pas la moindre indisposition. Quelquefois, il est vrai, j'allois à la chasse des lapins et des oiseaux, que je prenois avec des filets de cheveux d'yahou; quelquefois je cueillois des herbes, que je faisois bouillir ou que je mangeois en salade,

et de temps en temps je faisois du beurre. Ce qui me causa beaucoup de peine d'abord fut de manquer de sel ; mais je m'accoutumai à m'en passer : d'où je conclus que l'usage du sel est l'effet de notre intempérance, et n'a été introduit que pour exciter à boire ; car il est à remarquer que l'homme est le seul animal qui mêle du sel dans ce qu'il mange. Pour moi, quand j'eus quitté ce pays, j'eus beaucoup de peine à en reprendre le goût.

C'est assez parler, je crois, de ma nourriture. Si je m'étendois pourtant plus au long sur ce sujet, je ne ferois, ce me semble, que ce que font dans leurs relations la plupart des voyageurs, qui s'imaginent qu'il importe fort au lecteur de savoir s'ils ont fait bonne chere ou non. Quoi qu'il en soit, j'ai cru que ce détail succinct de

ma nourriture étoit nécessaire pour empêcher le monde de s'imaginer qu'il m'a été impossible de subsister pendant trois ans dans un tel pays et parmi de tels habitants.

Sur le soir le maître cheval me fit donner une chambre à six pas de la maison, et séparée du quartier des yahous. J'y étendis quelques bottes de paille, et me couvris de mes habits; en sorte que j'y passai la nuit fort bien, et y dormis tranquillement. Mais je fus bien mieux dans la suite, comme le lecteur verra ci-après lorsque je parlerai de ma maniere de vivre en ce pays-là.

CHAPITRE III.

L'auteur s'applique à apprendre bien la langue, et le Houyhnhnm son maître s'applique à la lui enseigner. Plusieurs Houyhnhnms viennent voir l'auteur par curiosité. Il fait à son maître un récit succinct de ses voyages.

Je m'appliquai extrêmement à apprendre la langue que le Houyhnhnm mon maître (c'est ainsi que je l'appellerai désormais), ses enfants, et tous ses domestiques, avoient beaucoup d'envie de m'enseigner. Ils me regardoient comme un prodige, et étoient surpris qu'un animal brute eût toutes les manieres et donnât tous les signes naturels d'un animal

raisonnable. Je montrois du doigt chaque chose, et en demandois le nom, que je retenois dans ma mémoire, et que je ne manquois pas d'écrire sur mon petit registre de voyage lorsque j'étois seul. A l'égard de l'accent, je tâchois de le prendre en écoutant attentivement. Mais le bidet alezan m'aida beaucoup.

Il faut avouer que la prononciation de cette langue me parut très difficile. Les Houyhnhnms parlent en même temps du nez et de la gorge; et leur langue, également nasale et gutturale, approche beaucoup de celle des Allemands, mais est beaucoup plus gracieuse et bien plus expressive. L'empereur Charles-Quint avoit fait cette curieuse observation; aussi disoit-il que s'il avoit à parler à son cheval, il lui parleroit allemand.

Mon maître avoit tant d'impatience

de me voir parler sa langue pour pouvoir s'entretenir avec moi et satisfaire sa curiosité, qu'il employoit toutes ses heures de loisir à me donner des leçons et à m'apprendre tous les termes, tous les tours, et toutes les finesses de cette langue. Il étoit convaincu, comme il me l'a avoué depuis, que j'étois un yahou; mais ma propreté, ma politesse, ma docilité, ma disposition à apprendre, l'étonnoient : il ne pouvoit allier ces qualités avec celles d'un yahou, animal grossier, mal-propre, et indocile. Mes habits lui causoient aussi beaucoup d'embarras, s'imaginant qu'ils étoient une partie de mon corps ; car je ne me déshabillois le soir pour me coucher que lorsque toute la maison étoit endormie, et je me levois le matin et m'habillois avant qu'aucun fût éveillé. Mon maître avoit envie de connoître

de quel pays je venois, où et comment j'avois àcquis cette espece de raison qui paroissoit dans toutes mes manieres, et de savoir enfin mon histoire. Il se flattoit d'apprendre bientôt tout cela, vu le progrès que je faisois de jour en jour dans l'intelligence et dans la prononciation de la langue. Pour aider un peu ma mémoire je formai un alphabet de tous les mots que j'avois appris et j'écrivis tous ces termes avec l'anglois au-dessous. Dans la suite je ne fis point difficulté d'écrire en présence de mon maître les mots et les phrases qu'il m'apprenoit. Mais il ne pouvoit comprendre ce que je faisois, parceque les Houyhnhnms n'ont aucune idée de l'écriture.

Enfin au bout de dix semaines je me vis en état d'entendre plusieurs de ses questions, et trois mois

après je fus assez habile pour lui répondre passablement. Une des premieres questions qu'il me fit, lorsqu'il me crut en état de lui répondre, fut de me demander de quel pays je venois, et comment j'avois appris à contrefaire l'animal raisonnable, n'étant qu'un yahou. Car ces yahous, auxquels il trouvoit que je ressemblois par le visage et par les pattes de devant, avoient bien, disoit-il, une espece de connoissance, avec des ruses et de la malice, mais ils n'avoient point cette conception et cette docilité qu'il remarquoit en moi. Je lui répondis que je venois de fort loin, et que j'avois traversé les mers avec plusieurs autres de mon espece, porté dans un grand bâtiment de bois; que mes compagnons m'avoient mis à terre sur cette côte, et m'avoient abandonné. Il me fallut alors joindre

au langage plusieurs signes pour me faire entendre. Mon maître me répliqua qu'il falloit que je me trompasse, et que *j'avois dit la chose qui n'étoit pas*, c'est-à-dire que je mentois. (Les Houyhnhnms dans leur langue n'ont point de mot pour exprimer le mensonge ou la fausseté.) Il ne pouvoit comprendre qu'il y eût des terres au-delà des eaux de la mer, et qu'un vil troupeau d'animaux pût faire flotter sur cet élément un grand bâtiment de bois, et le conduire à leur gré. A peine, disoit-il, un Houyhnhnm en pourroit-il faire autant, et sûrement il n'en confieroit pas la conduite à des yahous.

Ce mot *Houyhnhnm*, dans leur langue, signifie *cheval*, et veut dire, selon son étymologie, *la perfection de la nature*. Je répondis à mon maître que les expressions me man-

quoient, mais que dans quelque temps je serois en état de lui dire des choses qui le surprendroient beaucoup. Il exhorta madame la cavalle son épouse, messieurs ses enfants le poulain et la jument, et tous ses domestiques, à concourir tous avec zele à me perfectionner dans la langue, et tous les jours il y consacroit lui-même deux ou trois heures.

Plusieurs chevaux et cavalles de distinction vinrent alors rendre visite à mon maître, excités par la curiosité de voir un yahou surprenant, qui, à ce qu'on leur avoit dit, parloit comme un Houyhnhnm, et faisoit reluire dans ses paroles et dans ses manieres des étincelles de raison. Ils prenoient plaisir à me parler et à me faire des questions à ma portée, auxquelles je répondois comme je pouvois. Tout cela contribuoit à me fortifier dans

l'usage de la langue ; en sorte qu'au bout de cinq mois j'entendois tout ce qu'on me disoit, et m'exprimois assez bien sur la plupart des choses.

Quelques Houyhnhnms qui venoient à la maison pour me voir et me parler avoient de la peine à croire que je fusse un vrai yahou, parceque, disoient-ils, j'avois une peau fort différente de ces animaux : ils ne me voyoient, ajoutoient-ils, une peau à-peu-près semblable à celle des yahous que sur le visage et sur les pattes de devant, mais sans poil. Mon maître savoit bien ce qui en étoit ; car une chose qui étoit arrivée environ quinze jours auparavant m'avoit obligé de lui découvrir ce mystere, que je lui avois toujours caché jusqu'alors, de peur qu'il ne me prît pour un vrai yahou, et qu'il ne me mît dans leur compagnie.

J'ai déjà dit au lecteur que tous les

soirs, quand toute la maison étoit couchée, ma coutume étoit de me déshabiller et de me couvrir de mes habits. Un jour mon maître m'envoya de grand matin son laquais le bidet alezan. Lorsqu'il entra dans ma chambre je dormois profondément; mes habits étoient tombés, et ma chemise étoit retroussée: je me réveillai au bruit qu'il fit, et je remarquai qu'il s'acquittoit de sa commission d'un air inquiet et embarrassé. Il s'en retourna aussitôt vers son maître, et lui raconta confusément ce qu'il avoit vu. Lorsque je fus levé j'allai souhaiter le bon jour à son *honneur* (c'est le terme dont on se sert parmi les Houyhnhnms, comme nous nous servons de ceux d'altesse, de grandeur et de révérence): il me demanda d'abord ce que c'étoit que son laquais lui avoit raconté ce matin; qu'il lui avoit dit

que je n'étois pas le même endormi qu'éveillé, et que lorsque j'étois couché j'avois une autre peau que debout.

J'avois jusques-là caché ce secret, comme j'ai dit, pour n'être point confondu avec la maudite et infâme race des yahous : mais, hélas! il fallut alors me découvrir malgré moi. D'ailleurs mes habits et mes souliers commençoient à s'user; et comme il m'auroit fallu bientôt les remplacer par la peau d'un yahou ou de quelque autre animal, je prévoyois que mon secret ne seroit pas encore longtemps caché. Je dis donc à mon maître que dans le pays d'où je venois ceux de mon espece avoient coutume de se couvrir le corps du poil de certains animaux, préparé avec art, soit pour l'honnêteté et la bienséance, soit pour se défendre contre la rigueur des

saisons; que pour ce qui me regardoit, j'étois prêt à lui faire voir clairement ce que je venois de lui dire ; que je m'allois dépouiller, et ne lui cacherois seulement que ce que la nature nous défend de faire voir. Mon discours parut l'étonner; il ne pouvoit surtout concevoir que la nature nous obligeât à cacher ce qu'elle nous avoit donné: La nature, disoit-il, nous a-t-elle fait des présents honteux, furtifs et criminels? Pour nous, ajouta-t-il, nous ne rougissons point de ses dons, et ne sommes point honteux de les exposer à la lumière. Cependant, reprit-il, je ne veux pas vous contraindre.

Je me déshabillai donc honnêtement, pour satisfaire la curiosité de son honneur, qui donna de grands signes d'admiration en voyant la configuration de toutes les parties hon-

nêtes de mon corps. Il leva tous mes vêtements les uns après les autres, les prenant entre son sabot et son paturon, et les examina attentivement; il me flatta, me caressa, et tourna plusieurs fois autour de moi : après quoi il me dit gravement qu'il étoit clair que j'étois un vrai yahou, et que je ne différois de tous ceux de mon espece qu'en ce que j'avois la chair moins dure et plus blanche, avec une peau plus douce; qu'en ce que je n'avois point de poil sur la plus grande partie de mon corps ; que j'avois les griffes plus courtes et un peu autrement configurées, et que j'affectois de ne marcher que sur mes pieds de derriere. Il n'en voulut pas voir davantage, et me laissa m'habiller; ce qui me fit plaisir, car je commençois à avoir froid.

Je témoignai à son honneur com-

bien il me mortifioit de me donner sérieusement le nom d'un animal infâme et odieux. Je le conjurai de vouloir bien m'épargner une dénomination si ignominieuse, et de recommander la même chose à sa famille, à ses domestiques, et à tous ses amis : mais ce fut en vain. Je le priai en même temps de vouloir bien ne faire part à personne du secret que je lui avois découvert touchant mon vêtement, au moins tant que je n'aurois pas besoin d'en changer; et que pour ce qui regardoit le laquais alezan, son honneur pouvoit lui ordonner de ne point parler de ce qu'il avoit vu.

Il me promit le secret, et la chose fut toujours tenue cachée jusqu'à ce que mes habits fussent usés, et qu'il me fallût chercher de quoi me vêtir, comme je le dirai dans la suite. Il m'exhorta en même temps à me per-

fectionner encore dans la langue, parcequ'il étoit beaucoup plus frappé de me voir parler et raisonner que de me voir blanc et sans poil, et qu'il avoit une envie extrême d'apprendre de moi ces choses admirables que je lui avois promis de lui expliquer. Depuis ce temps-là il prit encore plus de soin de m'instruire. Il me menoit avec lui dans toutes les compagnies, et me faisoit partout traiter honnêtement et avec beaucoup d'égards, afin de me mettre de bonne humeur (comme il me le dit en particulier), et de me rendre plus agréable et plus divertissant.

Tous les jours, lorsque j'étois avec lui, outre la peine qu'il prenoit de m'enseigner la langue, il me faisoit mille questions à mon sujet, auxquelles je répondois de mon mieux, ce qui lui avoit déja donné quelques

idées générales et imparfaites de ce que je lui devois dire en détail dans la suite. Il seroit inutile d'expliquer ici comment je parvins enfin à pouvoir lier avec lui une conversation longue et sérieuse: je dirai seulement que le premier entretien suivi que j'eus fut tel qu'on va voir.

Je dis à son honneur que je venois d'un pays très éloigné, comme j'avois déjà essayé de lui faire entendre, accompagné d'environ cinquante de mes semblables; que dans un vaisseau, c'est-à-dire dans un bâtiment formé avec des planches, nous avions traversé les mers. Je lui décrivis la forme de ce vaisseau le mieux qu'il me fut possible; et ayant déployé mon mouchoir, je lui fis comprendre comment le vent qui enfloit les voiles nous faisoit avancer. Je lui dis qu'à l'occasion d'une querelle qui s'étoit élevée

parmi nous j'avois été exposé sur le rivage de l'isle où j'étois actuellement; que j'avois été d'abord fort embarrassé, ne sachant où j'étois, jusqu'à ce que son honneur eût eu la bonté de me délivrer de la persécution des vilains yahous. Il me demanda alors qui est-ce qui avoit formé ce vaisseau, et comment il se pouvoit que les Houyhnhnms de mon pays en eussent donné la conduite à des animaux brutes. Je répondis qu'il m'étoit impossible de répondre à sa question et de continuer mon discours, s'il ne me donnoit sa parole, et s'il ne me promettoit sur son honneur et sur sa conscience de ne point s'offenser de tout ce que je lui dirois; qu'à cette condition seule je poursuivrois mon discours, et lui exposerois avec sincérité les choses merveilleuses que je lui avois promis de lui raconter.

Il m'assura positivement qu'il ne s'offenseroit de rien. Alors je lui dis que le vaisseau avoit été construit par des créatures qui étoient semblables à moi, et qui, dans mon pays et dans toutes les parties du monde où j'avois voyagé, étoient les seuls animaux maîtres, dominants et raisonnables; qu'à mon arrivée en ce pays j'avois été extrêmement surpris de voir les Houyhnhnms agir comme des créatures douées de raison, de même que lui et tous ses amis étoient fort étonnés de trouver des signes de cette raison dans une créature qu'il leur avoit plu d'appeler un yahou, et qui ressembloit, à la vérité, à ces vils animaux par sa figure extérieure, mais non par les qualités de son ame. J'ajoutai que si jamais le ciel permettoit que je retournasse dans mon pays, et que j'y publiasse la relation

de mes voyages, et particulièrement celle de mon séjour chez les Houyhnhnms, tout le monde croiroit que *je dirois la chose qui n'est point*, et que ce seroit une histoire fabuleuse et impertinente que j'aurois inventée; enfin que, malgré tout le respect que j'avois pour lui, pour toute son honorable famille, et pour tous ses amis, j'osois assurer qu'on ne croiroit jamais dans mon pays qu'un Houyhnhnm fût un animal raisonnable, et qu'un yahou ne fût qu'une bête.

CHAPITRE IV.

Idées des Houyhnhnms sur la vérité et sur le mensonge. Les discours de l'auteur sont censurés par son maître.

Pendant que je prononçois ces dernieres paroles, mon maître paroissoit inquiet, embarrassé, et comme hors de lui-même. *Douter, et ne point croire* ce qu'on entend dire, est parmi les Houyhnhnms une opération d'esprit à laquelle ils ne sont point accoutumés; et lorsqu'on les y force, leur esprit sort pour ainsi dire hors de son assiette naturelle. Je me souviens même que m'entretenant quelquefois avec mon maître au sujet des propriétés de la nature humaine, telle

qu'elle est dans les autres parties du monde, et ayant occasion de lui parler du mensonge et de la tromperie, il avoit beaucoup de peine à concevoir ce que je lui voulois dire ; car il raisonnoit ainsi : L'usage de la parole nous a été donné pour nous communiquer les uns aux autres ce que nous pensons, et pour être instruits de ce que nous ignorons. Or, si *on dit la chose qui n'est pas*, on n'agit point selon l'intention de la nature ; on fait un usage abusif de la parole, on parle et on ne parle point. Parler, n'est-ce pas faire entendre ce que l'on pense? or, quand vous faites ce que vous appelez *mentir*, vous me faites entendre ce que vous ne pensez point ; au lieu de me dire ce qui est, vous me dites ce qui n'est point : vous ne parlez donc pas; vous ne faites qu'ouvrir la bouche pour rendre de vains

sons vous ne me tirez point de mon ignorance, vous l'augmentez. Telle est l'idée que les Houyhnhnms ont de la faculté de mentir, que nous autres humains possédons dans un degré si parfait et si éminent.

Pour revenir à l'entretien particulier dont il s'agit, lorsque j'eus assuré son honneur que les yahous étoient dans mon pays les animaux maîtres et dominants (ce qui l'étonna beaucoup), il me demanda si nous avions des Houyhnhnms, et quel étoit parmi nous leur état et leur emploi. Je lui répondis que nous en avions en très grand nombre; que pendant l'été ils paissoient dans les prairies, et que pendant l'hiver ils restoient dans leurs maisons, où ils avoient des yahous pour les servir, pour peigner leurs crins, pour nettoyer et frotter leur peau, pour laver leur pieds, pour

leur donner à manger. Je vous entends, reprit-il; c'est-à-dire que, quoique vos yahous se flattent d'avoir un peu de raison, les Houyhnhnms sont toujours les maîtres, comme ici. Plût au ciel seulement que nos yahous fussent aussi dociles et aussi bons domestiques que ceux de votre pays! Mais poursuivez, je vous prie.

Je conjurai son honneur de vouloir me dispenser d'en dire davantage sur ce sujet, parceque je ne pouvois, selon les règles de la prudence, de la bienséance et de la politesse, lui expliquer le reste. Je veux savoir tout, me répliqua-t-il; continuez, et ne craignez point de me faire de la peine. Hé bien, lui dis-je, puisque vous le voulez absolument, je vais vous obéir. Les Houyhnhnms, que nous appelons *chevaux*, sont parmi nous des animaux très beaux et très nobles,

également vigoureux et légers à la course. Lorsqu'ils demeurent chez les personnes de qualité, on leur fait passer le temps à voyager, à courir, à tirer des chars, et on a pour eux toute sorte d'attention et d'amitié tant qu'ils sont jeunes et qu'ils se portent bien; mais dès qu'ils commencent à vieillir ou à avoir quelques maux de jambes, on s'en défait aussitôt, et on les vend à des yahous qui les occupent à des travaux durs, pénibles, bas et honteux, jusqu'à ce qu'ils meurent. Alors on les écorche, on vend leur peau, et on abandonne leurs cadavres aux oiseaux de proie, aux chiens et aux loups qui les dévorent. Telle est dans mon pays la fin des plus beaux et des plus nobles Houyhnhnms. Mais ils ne sont pas tous aussi bien traités et aussi heureux dans leur jeunesse que ceux dont je viens de parler; il y

en a qui logent dès leurs premieres années chez des laboureurs, chez des charretiers, chez des voituriers, et autres gens semblables, chez qui ils sont obligés de travailler beaucoup, quoique fort mal nourris. Je décrivis alors notre façon de voyager à cheval, et l'équipage d'un cavalier. Je peignis le mieux qu'il me fut possible la bride, la selle, les éperons, le fouet, sans oublier ensuite tous les harnois des chevaux qui traînent un carrosse, une charrette, ou une charrue. J'ajoutai que l'on attachoit au bout des pieds de tous nos Houyhnhnms une plaque d'une certaine substance très dure, appelée *fer*, pour conserver leur sabot et l'empêcher de se briser dans les chemins pierreux.

Mon maître me parut indigné de cette maniere brutale dont nous traitions les Houyhnhnms dans notre

pays. Il me dit qu'il étoit très étonné que nous eussions la hardiesse et l'insolence de monter sur leur dos ; que si le plus vigoureux de ses yahous osoit jamais prendre cette liberté à l'égard du plus petit Houyhnhnm de ses domestiques, il seroit sur-le-champ renversé par terre, foulé, écrasé, brisé. Je lui répondis que nos Houyhnhnms étoient ordinairement domptés et dressés à l'âge de trois ou quatre ans, et que si quelqu'un d'eux étoit indocile, rebelle et rétif, on l'occupoit à tirer des charrettes, à labourer la terre, et qu'on l'accabloit de coups ; que les mâles destinés à porter la selle ou a tirer des carrosses étoient ordinairement coupés deux ans après leur naissance, pour les rendre plus doux et plus dociles ; qu'ils étoient sensibles aux récompenses et aux châtiments, et que pour-

tant ils étoient dépourvus de raison, ainsi que les yahous de son pays.

J'eus beaucoup de peine à faire entendre tout cela à mon maître, et il me fallut user de beaucoup de circonlocutions pour exprimer mes idées, parceque la langue des Houyhnhnms n'est pas riche; et que comme ils ont peu de passions, ils ont aussi peu de termes. Car ce sont les passions multipliées et subtilisées qui forment la richesse, la variété, et la délicatesse d'une langue.

Il est impossible de représenter l'impression que mon discours fit sur l'esprit de mon maître, et le noble courroux dont il fut saisi lorsque je lui eus exposé la maniere dont nous traitions les Houyhnhnms, et particulièrement notre usage de les couper pour les rendre plus dociles et pour les empêcher d'engendrer. Il convint

que s'il y avoit un pays où les yahous fussent les seuls animaux raisonnables, il étoit juste qu'ils y fussent les maîtres, et que tous les autres animaux se soumissent à leurs lois, vu que la raison doit l'emporter sur la force. Mais, considérant la figure de mon corps, il ajouta qu'une créature telle que moi étoit trop mal faite pour pouvoir être raisonnable, ou au moins pour pouvoir se servir de sa raison dans la plupart des choses de la vie. Il me demanda en même temps si tous les yahous de mon pays me ressembloient. Je lui dis que nous avions à-peu-près tous la même figure, et que je passois pour assez bien fait; que les jeunes mâles et les femelles avoient la peau plus fine et plus délicate, et que celle des femelles étoit ordinairement dans mon pays blanche comme du lait. Il me répli-

qua qu'il y avoit à la vérité quelque différence entre les yahous de sa basse-cour et moi; que j'étois plus propre qu'eux, et n'étois pas tout-à-fait si laid; mais que par rapport aux avantages solides, il croyoit qu'ils l'emportoient sur moi; que mes pieds de devant et de derriere étoient nuds, et que le peu de poil que j'y avois étoit inutile, puisqu'il ne suffisoit pas pour me préserver du froid; qu'à l'égard de mes pieds de devant, ce n'étoient pas proprement des pieds, puisque je ne m'en servois point pour marcher; qu'ils étoient foibles et délicats, que je les tenois ordinairement nuds, et que la chose dont je les couvrois de temps en temps n'étoit ni si forte ni si dure que la chose dont je couvrois mes pieds de derrière; que je ne marchois point sûrement, vu que si un de mes pieds de derriere venoit à

chopper ou à glisser, il falloit nécessairement que je tombasse. Il se mit alors à critiquer toute la configuration de mon corps, la *platitude* de mon visage, la *proéminence* de mon nez, la situation de mes yeux attachés immédiatement au front, en sorte que je ne pouvois regarder ni à ma droite ni à ma gauche sans tourner ma tête. Il dit que je ne pouvois manger sans le secours de mes pieds de devant que je portois à ma bouche, et que c'étoit apparemment pour cela que la nature y avoit mis tant de jointures, afin de suppléer à ce défaut; qu'il ne voyoit pas de quel usage me pouvoient être tous ces petits membres séparés qui étoient au bout de mes pieds de derriere; qu'ils étoient assurément trop foibles et trop tendres pour n'être pas coupés et brisés par les pierres et par les broussailles; et que j'avois besoin pour

y remédier de les couvrir de la peau de quelque autre bête; que mon corps nud et sans poil étoit exposé au froid, et que pour l'en garantir j'étois contraint de le couvrir de poils étrangers, c'est-à-dire de m'habiller et de me déshabiller chaque jour, ce qui étoit selon lui la chose du monde la plus ennuyeuse et la plus fatigante; qu'enfin il avoit remarqué que tous les animaux de son pays avoient une horreur naturelle des yahous, et les fuyoient; en sorte que, supposant que nous avions dans mon pays reçu de la nature le présent de la raison, il ne voyoit pas comment, même avec elle, nous pouvions guérir cette antipathie naturelle que tous les animaux ont pour ceux de notre espece, et par conséquent comment nous pouvions en tirer aucun service. Enfin, ajouta-t-il, je ne veux pas aller plus

loin sur cette matiere ; je vous quitte de toutes les réponses que vous me pourriez faire, et vous prie seulement de vouloir bien me raconter l'histoire de votre vie, et de me décrire le pays où vous êtes né.

Je répondis que j'étois disposé à lui donner satisfaction sur tous les points qui intéressoient sa curiosité, mais que je doutois fort qu'il me fût possible de m'expliquer assez clairement sur des matieres dont son honneur ne pouvoit avoir aucune idée, vu que je n'avois rien remarqué de semblable dans son pays ; que néanmoins je ferois mon possible, et que je tâcherois de m'exprimer par des similitudes et des métaphores, le priant de m'excuser si je ne me servois pas des termes propres.

Je lui dis donc que j'étois né d'honnêtes parents, dans une isle qu'on ap-

peloit l'Angleterre, qui étoit si éloignée que le plus vigoureux des Houyhnhnms pourroit à peine faire ce voyage pendant la course annuelle du soleil; que j'avois d'abord exercé la chirurgie, qui est l'art de guérir les blessures; que mon pays étoit gouverné par une femelle que nous appelions la reine; que je l'avois quitté pour tâcher de m'enrichir, et de mettre à mon retour ma famille un peu à son aise; que, dans le dernier de mes voyages j'avois été capitaine de vaisseau, ayant environ cinquante yahous sous moi, dont la plupart étoient morts en chemin, en sorte que j'avois été obligé de les remplacer par d'autres tirés de diverses nations; que notre vaisseau avoit été deux fois en danger de faire naufrage, la premiere fois par une violente tempête, et la

seconde pour avoir heurté contre un rocher.

Ici mon maître m'interrompit pour me demander comment j'avois pu engager des étrangers de différentes contrées à se hasarder de venir avec moi après les périls que j'avois courus et les pertes que j'avois faites. Je lui répondis que c'étoient tous des malheureux qui n'avoient ni feu ni lieu, et qui avoient été obligés de quitter leur pays, soit à cause du mauvais état de leurs affaires, soit pour les crimes qu'ils avoient commis; que quelques uns avoient été ruinés par les procès, d'autres par la débauche; d'autres par le jeu; que la plupart étoient des traîtres, des assassins, des voleurs, des empoisonneurs, des brigands, des parjures, des faussaires, des faux-monnoyeurs, des ravisseurs, des suborneurs, des soldats déserteurs, et

presque tous des échappés de prison; qu'enfin nul d'eux n'osoit retourner dans son pays de peur d'y être pendu ou d'y pourrir dans un cachot.

Pendant ce discours mon maître fut obligé de m'interrompre plusieurs fois. J'usois de beaucoup de circonlocutions pour lui donner l'idée de tous ces crimes qui avoient obligé la plupart de ceux de ma suite à quitter leur pays. Il ne pouvoit concevoir à quelle intention ces gens-là avoient commis ces forfaits, et ce qui les y avoit pu porter. Pour lui éclaircir un peu cet article, je tâchai de lui donner une idée du desir insatiable que nous avions tous de nous agrandir et de nous enrichir, et des funestes effets du luxe, de l'intempérance, de la malice et de l'envie; mais je ne pus lui faire entendre tout cela que par des exemples et des hypotheses, car

il ne pouvoit comprendre que tous ces vices existassent réellement : aussi me parut-il comme une personne dont l'imagination est frappée du récit d'une chose qu'elle n'a jamais vue, et dont elle n'a jamais oui parler, qui baisse les yeux, et ne peut exprimer par ses paroles sa surprise et son indignation.

Ces idées, *pouvoir*, *gouvernement*, *guerre*, *loi*, *punition*, et plusieurs autres idées pareilles, ne peuvent se représenter dans la langue des Houyhnhnms que par de longues périphrases. J'eus donc beaucoup de peine lorsqu'il me fallut faire à mon maître une relation de l'Europe, et particulièrement de l'Angleterre ma patrie.

CHAPITRE V.

L'auteur expose à son maître ce qui ordinairement allume la guerre entre les princes de l'Europe; il lui explique ensuite comment les particuliers se font la guerre les uns aux autres. Portrait des procureurs et des juges d'Angleterre.

Le lecteur observera, s'il lui plaît, que ce qu'il va lire est l'extrait de plusieurs conversations que j'ai eues en différentes fois, pendant deux années, avec le Houyhnhnm mon maître. Son honneur me faisoit des questions, et exigeoit de moi des récits détaillés à mesure que j'avançois dans la connoissance et dans l'usage de la langue. Je lui exposai le mieux qu'il

me fut possible l'état de toute l'Europe; je discourus sur les arts, sur les manufactures, sur le commerce, sur les sciences; et les réponses que je fis à toutes ses demandes furent le sujet d'une conversation inépuisable: mais je ne rapporterai ici que la substance des entretiens que nous eûmes au sujet de ma patrie; et y donnant le plus d'ordre qu'il me sera possible, je m'attacherai moins au temps et aux circonstances qu'à l'exacte vérité. Tout ce qui m'inquiète est la peine que j'aurai à rendre avec grace et avec énergie les beaux discours de mon maître, et ses raisonnements solides; mais je prie le lecteur d'excuser ma foiblesse et mon incapacité, et de s'en prendre aussi un peu à la langue défectueuse dans laquelle je suis à présent obligé de m'exprimer.

Pour obéir donc aux ordres de mon maître, un jour je lui racontai la derniere révolution arrivée en Angleterre par l'invasion du prince d'Orange, et la guerre que ce prince ambitieux fit ensuite au roi de France, le monarque le plus puissant de l'Europe, dont la gloire était répandue dans tout l'univers, et qui possédoit toutes les vertus royales. J'ajoutai que la reine Anne, qui avoit succédé au prince d'Orange, avoit continué cette guerre où toutes les puissances de la chrétienté étoient engagées. Je lui dis que cette guerre funeste avoit pu faire périr jusqu'ici environ un million de yahous; qu'il y avoit eu plus de cent villes assiégées et prises, et plus de trois cents vaisseaux brûlés ou coulés à fond.

Il me demanda alors quels étoient les causes et les motifs les plus ordi-

naires de nos querelles, et de ce que j'appelois *la guerre*. Je répondis que ces causes étoient innombrables, et que je lui en dirois seulement les principales. Souvent, lui dis-je, c'est l'ambition de certains princes qui ne croient jamais posséder assez de terre ni gouverner assez de peuple. Quelquefois c'est la politique des ministres, qui veulent donner de l'occupation aux sujets mécontents. C'a été quelquefois le partage des esprits dans le choix des opinions. L'un croit que siffler est une bonne action, l'autre que c'est un crime : l'un dit qu'il faut porter des habits blancs, l'autre qu'il faut s'habiller de noir, de rouge, de gris : l'un dit qu'il faut porter un petit chapeau retroussé, l'autre dit qu'il en faut porter un grand dont les bords tombent sur les oreilles, etc. (j'imaginai exprès ces exemples chi-

mériques, ne voulant pas lui expliquer les causes véritables de nos dissensions par rapport à l'opinion, vu que j'aurois eu trop de peine et de honte à les lui faire entendre). J'ajoutai que nos guerres n'étoient jamais plus longues et plus sanglantes que lorsqu'elles étoient causées par ces opinions diverses que des cerveaux échauffés savoient faire valoir de part et d'autre, et pour lesquelles ils excitoient à prendre les armes.

Je continuai ainsi : Deux princes ont été en guerre parce que tous deux vouloient dépouiller un troisième de ses États sans y avoir aucun droit ni l'un ni l'autre. Quelquefois un souverain en a attaqué un autre de peur d'en être attaqué. On déclare la guerre à son voisin, tantôt parce qu'il est trop fort, tantôt parcequ'il est trop foible. Souvent ce voisin a des choses qui

nous manquent, et nous avons des choses aussi qu'il n'a pas : alors on se bat pour avoir tout ou rien. Un autre motif de porter la guerre dans un pays est lorsqu'on le voit désolé par la famine, ravagé par la peste, déchiré par les factions. Une ville est à la bienséance d'un prince, et la possession d'une petite province arrondit son état : sujet de guerre. Un peuple est ignorant, simple, grossier, et foible ; on l'attaque, on en massacre la moitié, on réduit l'autre à l'esclavage ; et cela pour le civiliser. Une guerre fort glorieuse est lorsqu'un souverain généreux vient au secours d'un autre qui l'a appelé, et qu'après avoir chassé l'usurpateur il s'empare lui-même des états qu'il a secourus, tue, met dans les fers, ou bannit le prince qui avoit imploré son assistance. La proximité du sang, les alliances, les

mariages ; autres sujets de guerre parmi les princes : plus ils sont proches parents, plus ils sont près d'être ennemis. Les nations pauvres sont affamées, les nations riches sont ambitieuses : or l'indigence et l'ambition aiment également les changements et les révolutions. Pour toutes ces raisons vous voyez bien que parmi nous le métier d'un homme de guerre est le plus beau de tous les métiers. Car qu'est-ce qu'un homme de guerre ? c'est un yahou payé pour tuer de sang froid ses semblables qui ne lui ont fait aucun mal.

Vraiment ce que vous venez de me dire des causes ordinaires de vos guerres, me répliqua son honneur, me donne une haute idée de votre raison ! Quoi qu'il en soit, il est heureux pour vous qu'étant si méchants vous soyez hors d'état de vous faire

beaucoup de mal. Car quelque chose que vous m'ayez dite des effets terribles de vos guerres cruelles où il périt tant de monde, je crois en vérité que *vous m'avez dit la chose qui n'est point*. La nature vous a donné une bouche plate sur un visage plat : ainsi je ne vois pas comment vous pouvez vous mordre que de gré à gré. A l'égard des griffes que vous avez aux pieds de devant et de derriere, elles sont si foibles et si courtes, qu'en vérité un seul de nos yahous en déchirerait une douzaine comme vous.

Je ne pus m'empêcher de secouer la tête, et de sourire de l'ignorance de mon maître. Comme je savois un peu l'art de la guerre, je lui fis une ample description de nos canons, de nos couleuvrines, de nos mousquets, de nos carabines, de nos pistolets, de nos boulets, de notre poudre, de nos

sabres, de nos baïonnettes : je lui peignis les sieges de places, les tranchées, les attaques, les sorties, les mines et les contre-mines, les assauts, les garnisons passées au fil de l'épée : je lui expliquai nos batailles navales ; je lui représentai de gros vaisseaux coulant à fond avec tout leur équipage, d'autres criblés de coups de canons, fracassés, et brûlés au milieu des eaux, la fumée, le feu, les ténèbres, les éclairs, le bruit, les gémissements des blessés, les cris des combattants, les membres sautant en l'air, la mer ensanglantée, et couverte de cadavres. Je lui peignis ensuite nos combats sur terre, où il y avoit encore beaucoup plus de sang versé, et où quarante mille combattants périssoient en un jour de part et d'autre, et, pour faire valoir un peu le courage et la bravoure de mes

chers compatriotes; je dis que je les avois une fois vus dans un siege faire heureusement sauter en l'air une centaine d'ennemis, et que j'en avois vu sauter encore davantage dans un combat sur mer, en sorte que les membres épars de tous ces yahous sembloient tomber des nues, ce qui avoit formé un spectacle fort agréable à nos yeux.

J'allois continuer, et faire encore quelque belle description, lorsque son honneur m'ordonna de me taire. Le naturel de l'yahou, me dit-il, est si mauvais, que je n'ai point de peine à croire que tout ce que vous venez de raconter ne soit possible, dès que vous lui supposez une force et une adresse égales à sa méchanceté et à sa malice. Cependant, quelque mauvaise idée que j'eusse de cet animal, elle n'approchoit point de celle que vous venez de m'en donner. Votre

discours me trouble l'esprit, et me met dans une situation où je n'ai jamais été; je crains que mes sens effrayés des horribles images que vous leur avez tracées ne viennent peu-à-peu à s'y accoutumer. Je hais les yahous de ce pays; mais, après tout, je leur pardonne toutes leurs qualités odieuses, puisque la nature les a faits tels, et qu'ils n'ont point la raison pour se gouverner et se corriger : mais qu'une créature qui se flatte d'avoir cette raison en partage soit capable de commettre des actions si détestables, et de se livrer à des excès si horribles, c'est ce que je ne puis comprendre, et ce qui me fait conclure en même temps que l'état des brutes est encore préférable à une raison corrompue et dépravée. Mais, de bonne foi, votre raison est-elle une vraie raison? n'est-ce point plutôt un

talent que la nature vous a donné pour perfectionner tous vos vices?

Mais, ajouta-t-il, vous ne m'en avez que trop dit au sujet de ce que vous appelez *la guerre*. Il y a un autre article qui intéresse ma curiosité. Vous m'avez dit, ce me semble, qu'il y avoit dans cette troupe d'hyahous qui vous accompagnoit sur votre vaisseau des misérables que les procès avoient ruinés et dépouillés de tout, et que c'étoit la *loi* qui les avoit mis en ce triste état. Comment se peut-il que la loi produise de pareils effets? D'ailleurs, qu'est-ce que cette loi? Votre nature et votre raison ne vous suffisent-elles pas, et ne vous prescrivent-elles pas assez clairement ce que vous devez faire et ce que vous ne devez point faire?

Je répondis à son honneur que je n'étois pas absolument versé dans la

science de la loi; que le peu de connoissance que j'avois de la jurisprudence je l'avois puisé dans le commerce de quelques avocats que j'avois autrefois consultés sur mes affaires; que cependant j'allois lui débiter sur cet article ce que je savois. Je lui parlai donc ainsi: Le nombre de ceux qui s'adonnent à la jurisprudence parmi nous, et qui font profession d'interpréter la loi, est infini, et surpasse celui des chenilles. Ils ont entre eux toute sorte d'étages, de distinctions et de noms. Comme leur multitude énorme rend leur métier peu lucratif, pour faire en sorte qu'il donne au moins de quoi vivre, ils ont recours à l'industrie et au manege. Ils ont appris dès leurs premieres années l'art merveilleux de prouver, par un discours entortillé, que le noir est blanc, et que le blanc est noir. Ce

sont donc eux qui ruinent et dépouillent les autres par leur habileté ? reprit son honneur. Oui, sans doute, lui répliquai-je ; et je vais vous en donner un exemple, afin que vous puissiez mieux concevoir ce que je vous ai dit.

Je suppose que mon voisin a envie d'avoir ma vache ; aussitôt il va trouver un procureur, c'est-à-dire un docte interprète de la pratique de la loi, et lui promet une récompense s'il peut faire voir que ma vache n'est point à moi. Je suis obligé de m'adresser aussi à un yahou de la même profession pour défendre mon droit ; car il n'est pas permis par la loi de me défendre moi-même. Or, moi, qui assurément ai de mon côté la justice et le bon droit, je ne laisse pas de me trouver alors dans deux embarras considérables : le premier est que l'yahou auquel j'ai eu

recours pour plaider ma cause est, par état et selon l'esprit de sa profession, accoutumé dès sa jeunesse à soutenir le faux, en sorte qu'il se trouve comme hors de son élément lorsque je lui donne la vérité pure et nue à défendre; il ne sait alors comment s'y prendre : le second embarras est que ce même procureur, malgré la simplicité de l'affaire dont je l'ai chargé, est pourtant obligé de l'embrouiller, pour se conformer à l'usage de ses confrères, et pour la traîner en longueur autant qu'il est possible, sans quoi ils l'accuseroient de gâter le métier, et de donner mauvais exemple. Cela étant, pour me tirer d'affaire il ne me reste que deux moyens : le premier est d'aller trouver le procureur de ma partie, et de tâcher de le corrompre en lui donnant le double de ce qu'il espère

recevoir de son client; et vous jugez bien qu'il ne m'est pas difficile de lui faire goûter une proposition aussi avantageuse : le second moyen, qui peut-être vous surprendra, mais qui n'est pas moins infaillible, est de recommander à cet yahou qui me sert d'avocat de plaider ma cause un peu confusément, et de faire entrevoir aux juges qu'effectivement ma vache pourroit bien n'être pas à moi, mais à mon voisin. Alors les juges, peu accoutumés aux choses claires et simples, feront plus d'attention aux subtils arguments de mon avocat, trouveront du goût à l'écouter, et à balancer le pour et le contre, et, en ce cas, seront bien plus disposés à juger en ma faveur que si on se contentoit de leur prouver mon droit en quatre mots.

C'est une maxime parmi les juges

que tout ce qui a été jugé ci-devant a été bien jugé. Aussi ont-ils grand soin de conserver dans un greffe tous les arrêts antérieurs, même ceux que l'ignorance a dictés, et qui sont le plus manifestement opposés à l'équité et à la droite raison. Ces arrêts antérieurs forment ce qu'on appelle la jurisprudence : on les produit comme des autorités, et il n'y a rien qu'on ne prouve et qu'on ne justifie en les citant. On commence néanmoins depuis peu à revenir de l'abus où l'on étoit de donner tant de force à l'autorité des choses jugées : on cite des jugements pour et contre ; on s'attache à faire voir que les especes ne peuvent jamais être entièrement semblables ; et j'ai ouï dire à un juge très habile que *les arrêts sont pour ceux qui les obtiennent*.

Au reste, l'attention des juges se

tourne toujours plutôt vers les circonstances que vers le fond d'une affaire. Par exemple, dans le cas de ma vache, ils voudront savoir si elle est rouge ou noire, si elle a de longues cornes, dans quel champ elle a coutume de paître, combien elle rend de lait par jour, et ainsi du reste; après quoi ils se mettent à consulter les anciens arrêts. La cause est mise de temps en temps sur le bureau : heureux si elle est jugée au bout de dix ans !

Il faut observer encore que les gens de loi ont une langue à part, un jargon qui leur est propre, une façon de s'exprimer que les autres n'entendent point : c'est dans cette belle langue inconnue que les lois sont écrites; lois multipliées à l'infini, et accompagnées d'exceptions innombrables. Vous voyez que dans ce labyrinthe



le bon droit s'égare aisément, que le meilleur procès est très difficile à gagner, et que si un étranger né à trois cents lieues de mon pays s'avisoit de venir me disputer un héritage qui est dans ma famille depuis trois cents ans, il faudroit peut-être trente ans pour terminer ce différend, et vuider entièrement cette difficile affaire.

C'est dommage, interrompit mon maître, que des gens qui ont tant de génie et de talents ne tournent pas leur esprit d'un autre côté, et n'en fassent pas un meilleur usage. Ne vaudroit-il pas mieux, ajouta-t-il, qu'ils s'occupassent à donner aux autres des leçons de sagesse et de vertu, et qu'ils fissent part au public de leurs lumieres? car ces habiles gens possedent sans doute toutes les sciences. Point du tout,

répliquai-je ; ils ne savent que leur métier, et rien autre chose ; ce sont les plus grands ignorants du monde sur toute autre matiere : ils sont ennemis de la belle littérature et de toutes les sciences ; et, dans le commerce ordinaire de la vie, ils paroissent stupides, pesants, ennuyeux, impolis. Je parle en général ; car il s'en trouve quelques uns qui sont spirituels, agréables, et galants.

CHAPITRE VI.

Du luxe, de l'intempérance, et des maladies qui règnent en Europe. Caractère de la noblesse.

Mon maître ne pouvoit comprendre comment toute cette race de praticiens étoit si malfaisante et si redou-

table. Quel motif, disoit-il, les porte à faire un tort si considérable à ceux qui ont besoin de leur secours? et que voulez-vous dire par cette *récompense* que l'on promet à un procureur quand on le charge d'une affaire? Je lui répondis que c'étoit de l'argent. J'eus un peu de peine à lui faire entendre ce que ce mot signifioit : je lui expliquai nos différentes especes de monnoie, et les métaux dont elle étoit composée; je lui en fis connoître l'utilité, et lui dis que lorsqu'on en avoit beaucoup on étoit heureux; qu'alors on se procuroit de beaux habits, de belles maisons, de belles terres, qu'on faisoit bonne chere, qu'on avoit à son choix toutes les plus belles femelles; que pour cette raison nous ne croyions jamais avoir assez d'argent, et que plus nous en avions, plus

nous en voulions avoir; que le riche oisif jouissoit du travail du pauvre, qui, pour trouver de quoi sustenter sa misérable vie, suoit du matin jusqu'au soir, et n'avoit pas un moment de relâche ! Eh quoi ! interrompit son honneur, toute la terre n'appartient-elle pas à tous les animaux, et n'ont-ils pas tous un droit égal aux fruits qu'elle produit pour leur nourriture ? Pourquoi y a-t-il des yahous privilégiés qui recueillent ces fruits à l'exclusion de leurs semblables ? et si quelques uns y prétendent un droit plus particulier, ne doit-ce pas être principalement ceux qui par leur travail ont contribué à rendre la terre fertile ? Point du tout, lui répondis-je ; ceux qui font vivre tous les autres par la culture de la terre sont justement ceux qui meurent de faim.

Mais, me dit-il, qu'avez-vous en-

tendu par ce mot de *bonne chere* lorsque vous m'avez dit qu'avec de l'argent on faisoit bonne chere dans votre pays? Je me mis alors à lui exposer les mets les plus exquis dont la table des riches est ordinairement couverte, et les manieres différentes dont on apprête les viandes. Je lui dis sur cela tout ce qui me vint à l'esprit, et lui appris que, pour bien assaisonner ces viandes, et sur-tout pour avoir de bonnes liqueurs à boire, nous équipions des vaisseaux, et entreprenions de longs et dangereux voyages sur la mer; en sorte qu'avant que de pouvoir donner une honnête collation à quelques femelles de qualité, il falloit avoir envoyé plusieurs vaisseaux dans les quatre parties du monde.

Votre pays, repartit-il, est donc bien misérable, puisqu'il ne fournit

pas de quoi nourrir ses habitants! Vous n'y trouvez pas même de l'eau, et vous êtes obligés de traverser les mers pour chercher de quoi boire! Je lui répliquai que l'Angleterre ma patrie produisoit trois fois plus de nourriture que ses habitants n'en pouvoient consumer; et qu'à l'égard de la boisson, nous composions une excellente liqueur avec le suc de certains fruits ou avec l'extrait de quelques grains; qu'en un mot rien ne manquoit à nos besoins naturels : mais que, pour nourrir notre luxe et notre intempérance, nous envoyions dans les pays étrangers ce qui croissoit chez nous, et que nous en rapportions en échange de quoi devenir malades et vicieux; que cet amour du luxe, de la bonne chere et du plaisir, étoit le principe de tous les mouvements de nos yahous; que pour

y atteindre il falloit s'enrichir ; que c'étoit ce qui produisoit les filous, les voleurs, les pipeurs, les M., les parjures, les flatteurs, les suborneurs, les faussaires, les faux témoins, les menteurs, les joueurs, les imposteurs, les fanfarons, les mauvais auteurs (1), les

(1) Il est un peu surprenant de trouver ici les *mauvais auteurs* et les *précieux ridicules* en si mauvaise compagnie ; mais on n'a pu rendre autrement les mots de *scribbling* et de *canting*. On voit que l'auteur les a malignement confondus tous ensemble, et qu'il y a aussi joint exprès les *free-thinking*, c'est-à-dire les *esprits forts* ou les *incredules*, dont il y a un grand nombre eu Angleterre. Au reste, il est aisé de concevoir que le desir de s'avancer dans le monde produit des esprits libertins, fait faire de mauvais livres, et porte à écrire d'un style précieux et affecté, afin de passer pour bel-esprit.

empoisonneurs, les impudiques, les précieux ridicules, les esprits forts. Il me fallut définir tous ces termes.

J'ajoutai que la peine que nous prenions d'aller chercher du vin dans les pays étrangers n'étoit pas faute d'eau ou d'autre liqueur bonne à boire, mais parceque le vin étoit une boisson qui nous rendoit gais, qui nous faisoit en quelque maniere sortir hors de nous-mêmes, qui chassoit de notre esprit toutes les idées sérieuses, qui remplissoit notre tête de mille imaginations folles, qui rappeloit le courage, bannissoit la crainte, et nous affranchissoit pour un temps de la tyrannie de la raison.

C'est, continuai-je, en fournissant aux riches toutes les choses dont ils ont besoin que notre petit peuple s'entretient. Par exemple, lorsque je suis chez moi, et que je suis habillé

comme je dois l'être, je porte sur mon corps l'ouvrage de cent ouvriers. Un millier de mains ont contribué à bâtir et à meubler ma maison ; et il en a fallu encore cinq ou six fois plus pour habiller ma femme.

J'étois sur le point de lui peindre certains yahous qui passent la vie auprès de ceux qui sont menacés de la perdre, c'est-à-dire nos médecins. J'avois dit à son honneur que la plupart de mes compagnons de voyage étoient morts de maladie; mais il n'avoit qu'une idée forte imparfaite de ce que je lui avois dit. Il s'imaginoit que nous mourions comme tous les autres animaux, et que nous n'avions d'autre maladie que de la foiblesse et de la pesanteur un moment avant que de mourir, à moins que nous n'eussions été blessés par quelque accident. Je fus donc obligé de lui

expliquer la nature et la cause de nos diverses maladies. Je lui dis que nous mangions sans avoir faim, que nous buvions sans avoir soif; que nous passions les nuits à avaler des liqueurs brûlantes sans manger un seul morceau, ce qui enflammoit nos entrailles, ruinoit notre estomac, et répandoit dans tous nos membres une foiblesse et une langueur mortelles; que plusieurs femelles parmi nous avoient un certain venin dont elles faisoient part à leurs galants; que cette maladie funeste, ainsi que plusieurs autres, naissoit quelquefois avec nous, et nous étoit transmise avec le sang; enfin que je ne finirois point si je voulois lui exposer toutes les maladies auxquelles nous étions sujets; qu'il y en avoit au moins cinq ou six cents par rapport à chaque membre; et que chaque partie, soit interne, soit externe, en

avoit une infinité qui lui étoient propres.

Pour guérir tous ces maux, ajoutai-je, nous avons des yahous qui se consacrent uniquement à l'étude du corps humain, et qui prétendent par des remedes efficaces extirper nos maladies, lutter contre la nature même, et prolonger nos vies. Comme j'étois du métier, j'expliquai avec plaisir à son honneur la méthode de nos médecins, et tous nos mysteres de médecine. Il faut supposer d'abord, lui dis-je, que toutes nos maladies viennent de réplétion : d'où nos médecins concluent sensément que l'évacuation est nécessaire, soit par en haut, soit par en bas. Pour cela ils font un choix d'herbes, de minéraux, de gommes, d'huiles, d'écailles, de sels, d'excréments, d'écorces d'arbres, de serpents, de

crapauds, de grenouilles, d'araignées, de poissons; et de tout cela ils nous composent une liqueur d'une odeur et d'un goût abominable, qui souleve le cœur, qui fait horreur, qui révolte tous les sens. C'est cette liqueur que nos médecins nous ordonnent de boire pour l'évacuation supérieure, qu'on appelle vomissement. Tantôt ils tirent de leur magasin d'autres drogues, qu'ils nous font prendre, soit par l'orifice d'en haut, soit par l'orifice d'en bas, selon leur fantaisie : c'est alors, ou une médecine qui purge les entrailles et cause d'effroyables tranchées, ou bien c'est un clystere qui lave et relâche les intestins. La nature, disent-ils fort ingénieusement, nous a donné l'orifice supérieur et visible pour *ingérer*, et l'orifice inférieur et secret pour *égérer :* or la maladie change la disposition

naturelle du corps; il faut donc que le remede agisse de même et combatte la nature; et pour cela il est nécessaire de changer l'usage des orifices, c'est-à dire d'avaler par celui d'en bas, et d'évacuer par celui d'en haut.

Nous avons d'autres maladies qui n'ont rien de réel que leur idée. Ceux qui sont attaqués de cette sorte de mal s'appellent malades imaginaires. Il y a aussi pour les guérir des remedes imaginaires; mais souvent nos médecins donnent ces remedes pour les maladies réelles. En général les fortes maladies d'imagination attaquent nos femelles: mais nous connoissons certains spécifiques naturels pour les guérir sans douleur.

Un jour mon maître me fit un compliment que je ne méritois pas. Comme je lui parlois des gens de qualité d'Angleterre, il me dit qu'il

croyoit que j'étois gentilhomme, parce que j'étois beaucoup plus propre et bien mieux fait que tous les yahous de son pays, quoique je leur fusse fort inférieur pour la force et pour l'agilité; que cela venoit sans doute de ma différente maniere de vivre, et de ce que je n'avois pas seulement la faculté de parler, mais que j'avois encore quelques commencements de raison, qui pourroient se perfectionner dans la suite par le commerce que j'aurois avec lui.

Il me fit observer en même temps que parmi les Houyhnhnms on remarquoit que les blancs et les alezans-bruns n'étoient pas si bien faits que les bais-châtains, les gris pommelés, et les noirs; que ceux-là ne naissoient pas avec les mêmes talents et les mêmes dispositions que ceux-ci; que pour cela ils restoient toute leur vie

dans l'état de servitude qui leur convenoit, et qu'aucun d'eux ne songeoit à sortir de ce rang pour s'élever à celui de maître, ce qui paroîtroit dans le pays une chose énorme et monstrueuse. Il faut, disoit-il, rester dans l'état où la nature nous a fait éclore; c'est l'offenser, c'est se révolter contre elle, que de vouloir sortir du rang dans lequel elle nous a donné l'être. Pour vous, ajouta-t-il, vous êtes sans doute né ce que vous êtes; car vous tenez du ciel votre noblesse, c'est-à-dire votre bon esprit et votre bon naturel.

Je rendis à son honneur de très humbles actions de graces de la bonne opinion qu'il avoit de moi; mais je l'assurai en même temps que ma naissance étoit très basse, étant né seulement d'honnêtes parents, qui m'avoient donné une assez bonne

éducation. Je lui dis que la noblesse parmi nous n'avoit rien de commun avec l'idée qu'il en avoit conçue; que nos jeunes gentilshommes étoient nourris dès leur enfance dans l'oisiveté et dans le luxe; que, dès que l'âge le leur permettoit, ils s'épuisoient avec des femelles débauchées et corrompues, et contractoient des maladies odieuses; que, lorsqu'ils avoient consumé tout leur bien et qu'ils se voyoient entièrement ruinés, ils se marioient, à qui? à une femelle de basse naissance, laide, mal faite, mal saine, mais riche; qu'un pareil couple ne manquoit point d'engendrer des enfants mal constitués, noués, scrophuleux, difformes, ce qui continuoit quelquefois jusqu'à la troisième génération, à moins que la judicieuse femelle n'y remédiât en implorant le secours de quelque

charitable ami. J'ajoutai que, parmi nous, un corps sec, maigre, décharné, foible, infirme, étoit devenu une marque presque infaillible de noblesse; que même une complexion robuste et un air de santé alloient si mal à un homme de qualité, qu'on en concluoit aussitôt qu'il étoit le fils de quelque domestique de sa maison à qui madame sa mere avoit fait part de ses faveurs, surtout s'il avoit l'esprit tant soit peu élevé, juste et bien fait, et s'il n'étoit ni bourru, ni efféminé, ni brutal, ni capricieux, ni débauché, ni ignorant (1).

(1) Je ne crois pas qu'aucun lecteur s'avise de prendre à la lettre cette mordante hyperbole. La noblesse angloise, selon M. de Saint-Évremond, possede la fine fleur de la politesse ; et on peut dire en général que les seigneurs anglois sont les plus honnêtes gens de l'Europe.

Ils ont presque tous l'esprit orné, ils font beaucoup de cas des gens de lettres, ils cultivent les sciences, et il y en a peu qui ne soient en état de composer des livres. Il ne faut donc prendre cet endroit que comme une pure plaisanterie, ainsi que la plupart des autres traits satyriques répandus dans cet ouvrage. Si quelque esprit plus mal fait étoit d'humeur de les appliquer sériensement à la noblesse françoise, ce seroit encore une bien plus grande injustice. Ce sont les hommes de néant qui ont fait fortune ou par leurs peres ou par eux-mêmes à qui ces traits peuvent convenir, et non pas aux personnes de qualité, qui, en France comme ailleurs, sont la portion de la république la plus vertueuse, la plus modérée, et la plus polie.

CHAPITRE VII.

Parallele des yahous et des hommes.

Le lecteur sera peut-être scandalisé des portraits fideles que je fis alors de l'espece humaine, et de la sincérité avec laquelle j'en parlai devant un animal superbe qui avoit déja une si mauvaise opinion de tous les yahous; mais j'avoue ingénument que le caractere des Houyhnhnms, et les excellentes qualités de ces vertueux quadrupedes, avoient fait une telle impression sur mon esprit, que je ne pouvois les comparer à nous autres humains sans mépriser tous mes semblables. Ce mépris me les fit regarder comme presque indignes de tout ménagement. D'ailleurs mon

maître avoit l'esprit très pénétrant, et remarquoit tous les jours dans ma personne des défauts énormes dont je ne m'étois jamais apperçu, et que je regardois tout au plus comme de fort légeres imperfections. Ses censures judicieuses m'inspirerent un esprit critique et misanthrope ; et l'amour qu'il avoit pour la vérité me fit détester le mensonge, et fuir le déguisement dans mes récits.

Mais j'avouerai encore ingénument un autre principe de ma sincérité. Lorsque j'eus passé une année parmi les Houyhnhnms, je conçus pour eux tant d'amitié, de respect, d'estime et de vénération, que je résolus alors de ne jamais songer à retourner dans mon pays, mais de finir mes jours dans cette heureuse contrée où le ciel m'avoit conduit pour m'apprendre à cultiver la vertu. Heureux si

ma résolution eût été efficace? Mais la fortune, qui m'a toujours persécuté, n'a pas permis que je pusse jouir de ce bonheur. Quoi qu'il en soit, à présent que je suis en Angleterre, je me sais bon gré de n'avoir pas tout dit, et d'avoir caché aux Houyhnhnms les trois quarts de nos extravagances et de nos vices : je palliois même de temps en temps, autant qu'il m'étoit possible, les défauts de mes compatriotes. Lors même que je les révélois, j'usois de restrictions mentales, et tâchois de dire le faux sans mentir. N'étois-je pas en cela tout-à-fait excusable? Qui est-ce qui n'est pas un peu partial quand il s'agit de sa chere patrie?

J'ai rapporté jusqu'ici la substance de mes entretiens avec mon maître durant le temps que j'eus l'honneur d'être à son service; mais, pour éviter

d'être long, j'ai passé sous silence plusieurs autres articles.

Un jour il m'envoya chercher de grand matin; et m'ordonnant de m'asseoir à quelque distance de lui (honneur qu'il ne m'avoit point encore fait), il me parla ainsi: J'ai repassé dans mon esprit tout ce que vous m'avez dit, soit à votre sujet, soit au sujet de votre pays. Je vois clairement que vous et vos compatriotes avez une étincelle de raison, sans que je puisse deviner comment ce petit lot vous est échu; mais je vois aussi que l'usage que vous en faites n'est que pour augmenter tous vos défauts naturels, et pour en acquérir d'autres que la nature ne vous avoit point donnés. Il est certain que vous ressemblez aux yahous de ce pays-ci pour la figure extérieure, et qu'il ne vous manque, pour être par-

faitement tel qu'eux, que de la force, de l'agilité, et des griffes plus longues. Mais du côté des mœurs la ressemblance est entiere. Ils se haïssent mortellement les uns les autres; et la raison que nous avons coutume d'en donner est qu'ils voient mutuellement leur laideur et leur figure odieuse, sans qu'aucun d'eux considere la sienne propre. Comme vous avez un petit grain de raison, et que vous avez compris que la vue réciproque de la figure impertinente de vos corps étoit pareillement une chose insupportable, et qui vous rendoit odieux les uns aux autres, vous vous êtes avisés de les couvrir par prudence et par amour-propre. Mais, malgré cette précaution, vous ne vous haïssez pas moins, parceque d'autres sujets de division qui regnent parmi nos yahous regnent aussi parmi vous.

Si, par exemple, nous jetons à cinq yahous autant de viande qu'il en suffiroit pour en rassasier cinquante, ces cinq animaux gourmands et voraces, au lieu de manger en paix ce qu'on leur donne en abondance, se jettent les uns sur les autres, se mordent, se déchirent, et chacun d'eux veut manger tout; en sorte que nous sommes obligés de les faire tous repaître à part, et même de lier ceux qui sont rassasiés, de peur qu'ils n'aillent se jeter sur ceux qui ne le sont pas encore. Si une vache dans le voisinage meurt de vieillesse ou par accident, nos yahous n'ont pas plutôt appris cette agréable nouvelle que les voilà tous en campagne, troupeau contre troupeau, basse-cour contre basse-cour; c'est à qui s'emparera de la vache. On se bat, on s'égratigne, on se déchire, jusqu'à ce que la victoire

penche d'un côté ; et si on ne se massacre point, c'est qu'on n'a pas la raison des yahous d'Europe pour inventer des machines meurtrières et des armes *massacrantes*.

Nous avons en quelques endroits de ce pays de certaines pierres luisantes de différentes couleurs, dont nos yahous sont fort amoureux. Lorsqu'ils en trouvent ils font leur possible pour les tirer de la terre, où elles sont ordinairement un peu enfoncées ; ils les portent dans leurs loges, et en font un amas qu'ils cachent soigneusement, et sur lequel ils veillent sans cesse comme sur un trésor, prenant bien garde que leurs camarades ne le découvrent. Nous n'avons encore pu connoître d'où leur vient cette inclination violente pour les pierres luisantes, ni à quoi elles peuvent leur être utiles : mais

je m'imagine à présent que cette avarice de vos yahous dont vous m'avez parlé se trouve aussi dans les nôtres, et que c'est ce qui les rend si passionnés pour les pierres luisantes. Je voulus une fois enlever à un de nos yahous son cher trésor : l'animal, voyant qu'on lui avoit ravi l'objet de sa passion, se mit à hurler de toute sa force; il entra en fureur et puis tomba en foiblesse; il devint languissant, il ne mangea plus, ne dormit plus, ne travailla plus, jusqu'à ce que j'eusse donné ordre à un de mes domestiques de reporter le trésor dans l'endroit d'où je l'avois tiré. Alors l'yahou commença à reprendre ses esprits et sa bonne humeur, et ne manqua pas de cacher ailleurs ses bijoux.

Lorsqu'un yahou a découvert dans un champ une de ces pierres, sou-

vent un autre yahou survient qui la lui dispute : tandis qu'ils se battent, un troisième accourt et emporte la pierre; et voilà le procès terminé. Selon ce que vous m'avez dit, ajouta-t-il, vos procès ne se vuident pas si promptement dans votre pays, ni à si peu de frais. Ici les deux plaideurs (si je puis les appeler ainsi) en sont quittes pour n'avoir ni l'un ni l'autre la chose disputée; au lieu que, chez vous, en plaidant on perd souvent et ce qu'on veut avoir et ce qu'on a.

Il prend souvent à nos yahous une fantaisie dont nous ne pouvons concevoir la cause. Gras, bien nourris, bien couchés, traités doucement par leurs maîtres, pleins de santé et de force, ils tombent tout-à-coup dans un abattement, dans un dégoût, dans une mélancolie noire qui les rend mornes et stupides. En cet état

ils fuient leurs camarades, ils ne mangent point, ils ne sortent point, ils paroissent rêver dans le coin de leur loge et s'abymer dans leurs pensées lugubres. Pour les guérir de cette maladie nous n'avons trouvé qu'un remède, c'est de les réveiller par un traitement un peu dur, et de les employer à des travaux pénibles. L'occupation que nous leur donnons alors met en mouvement tous leurs esprits, et rappelle leur vivacité naturelle. Lorsque mon maître me raconta ce fait avec ses circonstances, je ne pus m'empêcher de songer à mon pays où la même chose arrive souvent, et où l'on voit des hommes comblés de biens et d'honneurs, pleins de santé et de vigueur, environnés de plaisirs et préservés de toute inquiétude, tomber tout-à-coup dans la tristesse et dans la lan-

gueur, devenir à charge à eux-mêmes, se consumer par des réflexions chimériques, s'affliger, s'appesantir, et ne faire plus aucun usage de leur esprit livré aux vapeurs hypocondriaques. Je suis persuadé que le remede qui convient à cette maladie est celui qu'on donne aux yahous, et qu'une vie laborieuse et pénible est un régime excellent pour la tristesse et la mélancolie. C'est un remede que j'ai éprouvé moi-même, et que je conseille au lecteur de pratiquer lorsqu'il se trouvera dans un pareil état. Au reste, pour prévenir le mal, je l'exhorte à n'être jamais oisif; et, supposé qu'il n'ait malheureusement aucune occupation dans le monde, je le prie d'observer qu'il y a de la différence entre ne faire rien et n'avoir rien à faire.

Nos yahous, continua mon maî-

tre, ont une passion violente pour une certaine racine qui rend beaucoup de jus. Ils la cherchent avec ardeur, et la sucent avec un plaisir extrême, et sans se lasser. Alors on les voit tantôt se caresser, tantôt s'égratigner, tantôt hurler et faire des grimaces, tantôt jaser, danser, se jeter par terre, se rouler et s'endormir dans la boue.

Les femelles des yahous semblent redouter et fuir l'approche des mâles: elles ne souffrent point qu'ils les caressent ouvertement devant les autres; la moindre liberté en public les blesse, les révolte, et les met en courroux: mais lorsqu'une de ces chastes femelles voit passer dans un endroit écarté quelque yahou jeune et bien fait, elle se cache aussitôt derriere un arbre ou un buisson, de maniere pourtant que le jeune yahou puisse

l'apercevoir et l'aborder. Aussitôt elle s'enfuit, mais regardant souvent derriere elle, et conduit si bien ses pas, que l'yahou passionné qui la poursuit l'atteint enfin dans un lieu favorable au mystère et à ses desirs. Là désormais elle attendra tous les jours son nouvel amant, qui ne manquera point de s'y rendre, à moins qu'une pareille aventure ne se présente à lui sur le chemin, et ne lui fasse oublier la premiere. Mais la femelle manque quelquefois elle-même au rendez-vous : le changement plaît des deux côtés, et la diversité est autant du goût de l'un que de l'autre. Le plaisir d'une femelle est de voir des mâles se terrasser, se mordre, s'égratigner, se déchirer pour l'amour d'elle ; elle les excite au combat, et devient le prix du vainqueur, à qui elle se donne pour l'égratigner dans la suite lui-

même, ou pour en être égratignée; et c'est par là que finissent toutes leurs amours. Ils aiment passionnément leurs petits : les mâles qui s'en croient les peres les chérissent, quoiqu'il leur soit impossible de s'assurer qu'ils aient eu part à leur naissance.

Je m'attendois que son honneur alloit en dire bien davantage au sujet des mœurs des yahous, et qu'il ne lui échapperoit rien de tous nos vices. J'en rougissois d'avance pour l'honneur de mon espece, et je craignois qu'il n'allât décrire tous les genres d'impudicité qui regnent parmi les yahous de son pays : c'auroit été l'affreuse image de nos débauches à la mode, où la nature ne suffit pas à nos désirs effrénés, où cette nature se cherche sans se trouver, et où nous nous formons des plaisirs inconnus aux autres animaux : vice odieux

auquel les seuls yahous ont du penchant, et que la raison n'a pu étouffer dans ceux de notre hémisphère.

CHAPITRE VIII.

Philosophie et mœurs des Houyhnhnms.

Je priois quelquefois mon maître de me laisser voir les troupeaux des yahous du voisinage, afin d'examiner par moi-même leurs manieres et leurs inclinations. Persuadé de l'aversion que j'avois pour eux, il n'appréhenda point que leur vue et leur commerce me corrompît; mais il voulut qu'un gros cheval alezan-brûlé, l'un de ses fideles domestiques, et qui étoit d'un fort bon naturel, m'accompagnât toujours, de peur qu'il ne m'arrivât quelque accident.

Ces yahous me regardoient comme un de leurs semblables, sur-tout ayant une fois vu mes manches retroussées, avec ma poitrine et mes bras découverts. Ils voulurent pour lors s'approcher de moi, et ils se mirent à me contrefaire en se dressant sur leurs pieds de derriere, en levant la tête, et en mettant une de leurs pattes sur le côté. La vue de ma figure les faisoit éclater de rire. Ils me témoignerent néanmoins de l'aversion et de la haine, comme font toujours les singes sauvages à l'égard d'un singe apprivoisé qui porte un chapeau, un habit et des bas.

Il ne m'arriva avec eux qu'une aventure. Un jour qu'il faisoit fort chaud, et que je me baignois, une jeune yahousse me vit, se jeta dans l'eau, s'approcha de moi, et se mit à me serrer de toute sa force. Je pous-

sai de grands cris, et je crus qu'avec ses griffes elle alloit me déchirer; mais, malgré la fureur qui l'animoit et la rage peinte dans ses yeux, elle ne m'égratigna seulement pas. L'alezan accourut et la menaça, et aussitôt elle prit la fuite. Cette histoire ridicule, ayant été racontée à la maison, réjouit fort mon maître et toute sa famille, mais elle me causa beaucoup de honte et de confusion. Je ne sais si je dois remarquer que cette yahousse avoit les cheveux noirs, et la peau bien moins brune que toutes celles que j'avois vues.

Comme j'ai passé trois années entieres dans ce pays-là, le lecteur attend de moi sans doute qu'à l'exemple de tous les autres voyageurs je fasse un ample récit des habitants de ce pays, c'est-à-dire des Houyhnhnms, et que j'expose en détail

leurs usages, leurs mœurs, leurs maximes, leurs manieres. C'est aussi ce que je vais tâcher de faire, mais en peu de mots.

Comme les Houyhnhnms, qui sont les maîtres et les animaux dominants dans cette contrée, sont tous nés avec une grande inclination pour la vertu, et n'ont pas même l'idée du mal par rapport à une créature raisonnable, leur principale maxime est de cultiver et de perfectionner leur raison, et de la prendre pour guide dans toutes leurs actions. Chez eux la raison ne produit point de problêmes, comme parmi nous, et ne forme point d'arguments également vraisemblables pour et contre. Ils ne savent ce que c'est que de mettre tout en question, et de défendre des sentiments absurdes et des maximes malhonnêtes et pernicieuses à la fa-

veur de la *probabilité*. Tout ce qu'ils disent porte la conviction dans l'esprit, parcequ'ils n'avancent rien d'obscur, rien de douteux, rien qui soit déguisé ou défiguré par les passions et par l'intérêt. Je me souviens que j'eus beaucoup de peine à faire comprendre à mon maître ce que j'entendois par le mot d'*opinion*, et comment il étoit possible que nous disputassions quelquefois, et que nous fussions rarement du même avis. La raison, disoit-il, n'est-elle pas immuable ? La vérité n'est-elle pas une ? Devons-nous affirmer comme sûr ce qui est incertain ? Devons-nous nier positivement ce que nous ne voyons pas clairement ne pouvoir être ? Pourquoi agitez-vous des questions que l'évidence ne peut décider, et où, quelque parti que vous preniez, vous serez

toujours livrés au doute et à l'incertitude? A quoi servent toutes ces conjectures philosophiques, tous ces vains raisonnements sur des matières incompréhensibles, toutes ces recherches stériles et ces disputes éternelles? Quand on a de bons yeux on ne se heurte point, avec une raison pure et clairvoyante on ne doit point contester; et puisque vous le faites, il faut que votre raison soit couverte de ténebres, ou que vous haïssiez la vérité.

C'étoit une chose admirable que la bonne philosophie de ce cheval : Socrate ne raisonna jamais plus sensément. Si nous suivions ces maximes, il y auroit assurément en Europe moins d'erreurs qu'il n'y en a. Mais alors que deviendroient nos bibliotheques? que deviendroient la réputation de nos savants et le né-

goce de nos libraires? La république des lettres ne seroit plus que celle de la raison, et il n'y auroit dans les universités d'autres écoles que celle du bon sens.

Les Houyhnhnms s'aiment les uns les autres, s'aident, se soutiennent, et se soulagent réciproquement; ils ne se portent point envie; ils ne sont point jaloux du bonheur de leurs voisins; ils n'attentent point sur la liberté et sur la vie de leurs semblables; ils se croiroient malheureux si quelqu'un de leur espèce l'étoit; et ils disent, à l'exemple d'un ancien, *Nihil caballini a me alienum puto*. Ils ne médisent point les uns des autres; la satyre ne trouve chez eux ni principe ni objet : les supérieurs n'accablent point les inférieurs du poids de leur rang et de leur autorité; leur conduite

sage, prudente et modérée, ne produit jamais le murmure, la dépendance est un lien et non un joug; et la puissance, toujours soumise aux lois de l'équité, est révérée sans être redoutable.

Leurs mariages sont bien mieux assortis que les nôtres. Les mâles choisissent pour épouses des femelles de la même couleur qu'eux. Un gris-pommelé épousera toujours une grise-pommelée, et ainsi des autres. On ne voit donc ni changement, ni révolution, ni déchet dans les familles; les enfants sont tels que leurs pères et leurs mères : leurs armes et leurs titres de noblesse consistent dans leur figure, dans leur taille, dans leur force, dans leur couleur, qualités qui se perpétuent dans leur postérité; en sorte qu'on ne voit point un cheval magnifique

et superbe engendrer une rosse, ni d'une rosse naître un beau cheval, comme cela arrive si souvent en Europe.

Parmi eux on ne remarque point de mauvais ménage. L'épouse est fidèle à son mari, et le mari l'est également à son épouse.

L'un et l'autre vieillissent sans se refroidir, au moins du côté du cœur: le divorce et la séparation, quoique permis, n'ont jamais été pratiqués chez eux; les époux sont toujours amants, et les épouses toujours maîtresses : ils ne sont point impérieux, elles ne sont point rebelles, et jamais elles ne s'avisent de refuser ce qu'ils sont en droit et presque toujours en état d'exiger.

Leur chasteté réciproque est le fruit de la raison, et non de la crainte, des égards, ou du préjugé. Ils sont

chastes et fidèles, parce que, pour la douceur de leur vie et pour le bon ordre, ils ont promis de l'être. C'est l'unique motif qui leur fait considérer la chasteté comme une vertu. Ils regardent d'ailleurs comme un vice condamné par la nature la négligence d'une propagation légitime de leur espece, et ils abhorrent tout ce qui y peut mettre obstacle ou y apporter quelque retardement.

Ils élèvent leurs enfants avec un soin infini. Tandis que la mere veille sur le corps et sur la santé, le pere veille sur l'esprit et sur la raison. Ils répriment en eux, autant qu'il est possible, les saillies et les ardeurs fougueuses de la jeunesse, et les marient de bonne heure, conformément aux conseils de la raison et aux désirs de la nature. En attendant ils ne souffrent aux jeunes mâles

qu'une seule maîtresse, qui loge avec eux, et est mise au nombre des domestiques de la maison, mais qui, au moment du mariage, est toujours congédiée.

On donne aux femelles à peu près la même éducation qu'aux mâles; et je me souviens que mon maître trouvoit déraisonnable et ridicule notre usage à cet égard. Il disoit que la moitié de notre espece n'avoit d'autre talent que celui de la muliplier.

Le mérite des mâles consiste principalement dans la force et dans la légèreté, et celui des femelles dans la douceur et dans la souplesse. Si une femelle a les qualités d'un mâle, on lui cherche un époux qui ait les qualités d'une femelle : alors tout est compensé ; et il arrive, comme quelquefois parmi nous, que la femme est le mari, et que le mari est la

femme. En ce cas les enfants qui naissent d'eux ne dégénèrent point, mais rassemblent et perpétuent heureusement les propriétés des auteurs de leur être.

CHAPITRE IX.

Parlement des Houyhnhnms. Question importante agitée dans cette assemblée de toute la nation. Détail au sujet de quelques usages du pays.

PENDANT mon séjour en ce pays des Houyhnhnms, environ trois mois avant mon départ, il y eut une assemblée générale de la nation, une espece de parlement, où mon maître se rendit comme député de son canton. On y traita une affaire qui avoit

déjà été cent fois mise sur le bureau, et qui étoit la seule question qui eût jamais partagé les esprits des Houyhnhnms. Mon maître à son retour me rapporta tout ce qui s'étoit passé à ce sujet.

Il s'agissoit de décider s'il falloit absolument exterminer la race des yahous. Un des membres soutenoit l'affirmative, et appuyoit son avis de diverses preuves très fortes et très solides. Il prétendoit que l'yahou étoit l'animal le plus difforme, le plus méchant et le plus dangereux que la nature eût jamais produit; qu'il étoit également malin et indocile, et qu'il ne songeoit qu'à nuire à tous les autres animaux. Il rappela une ancienne tradition répandue dans le pays, selon laquelle on assuroit que les yahous n'y avoient pas été de tout temps, mais que dans

un certain siècle, il en avoit paru deux sur le haut d'une montagne, soit qu'ils eussent été formés d'un limon gras et glutineux, échauffé par les rayons du soleil, soit qu'ils fussent sortis de la vase de quelque marécage, soit que l'écume de la mer les eût fait éclorre; que ces deux yahous en avoient engendré plusieurs autres, et que leur espece s'étoit tellement multipliée que tout le pays en étoit infecté; que, pour prévenir les inconvénients d'une pareille multiplication, les Houyhnhnms avoient autrefois ordonné une chasse générale des yahous; qu'on en avoit pris une grande quantité; et qu'après avoir détruit tous les vieux, on en avoit gardé les plus jeunes, pour les apprivoiser autant que cela seroit possible à l'égard d'un animal aussi méchant, et qu'on les avoit destinés à

tirer et à porter. Il ajouta que ce qu'il y avoit de plus certain dans cette tradition étoit que les yahous n'étoient point *ylnhniamshy* (c'est-à-dire *aborigenes*). Il représenta que les habitants du pays, ayant eu l'imprudente fantaisie de se servir des yahous, avoient mal-à-propos négligé l'usage des ânes, qui étoient de très bons animaux, doux, paisibles, dociles, soumis, aisés à nourrir, infatigables, et qui n'avoient d'autre défaut que d'avoir une voix un peu désagréable, mais qui l'étoit encore moins que celle de la plupart des yahous.

Plusieurs autres sénateurs ayant harangué diversement et très éloquemment sur le même sujet, mon maître se leva et proposa un expédient judicieux, dont je lui avois fait naître l'idée. D'abord il confirma la

tradition populaire par son suffrage, et appuya ce qu'avoit dit savamment sur ce point d'histoire l'honorable membre qui avoit parlé avant lui. Mais il ajouta qu'il croyoit que ces deux premiers yahous dont il s'agissoit étoient venus de quelques pays d'outre-mer, et avoient été mis à terre, et ensuite abandonnés par leurs camarades; qu'ils s'étoient d'abord retirés sur les montagnes et dans les forêts; que dans la suite des temps leur naturel s'étoit altéré; qu'ils étoient devenus sauvages et farouches, et entièrement différents de ceux de leur espece qui habitent des pays éloignés. Pour établir et appuyer solidement cette proposition, il dit qu'il avoit chez lui depuis quelque temps un yahou très extraordinaire dont tous les membres de l'assemblée avoient sans doute ouï

parler, et que plusieurs même avoient vu. Il raconta alors comment il m'avoit trouvé d'abord, et comment mon corps étoit couvert d'une composition artificielle de poils et de peaux de bêtes : il dit que j'avois une langue qui m'étoit propre, et que pourtant j'avois parfaitement appris la leur; que je lui avois fait le récit de l'accident qui m'avoit conduit sur ce rivage; qu'il m'avoit vu dépouillé et nud, et avoit observé que j'étois un vrai et parfait yahou, si ce n'est que j'avois la peau blanche, peu de poil, et des griffes fort courtes. Cet yahou étranger, ajouta-t-il, m'a voulu persuader que dans son pays, et dans beaucoup d'autres qu'il a parcourus, les yahous sont les seuls animaux maîtres, dominants, et raisonnables, et que les Houyhnhnms y sont dans l'esclavage et

dans la misere. Il a certainement toutes les qualités extérieures de nos yahous; mais il faut avouer qu'il est bien plus poli, et qu'il a même quelque teinture de raison. Il ne raisonne pas tout-à-fait comme un Houyhnhnm, mais il a au moins des connoissances et des lumières fort supérieures à celles de nos yahous. Mais voici, messieurs, ce qui va vous surprendre, et à quoi je vous supplie de faire attention; le croirez-vous? il m'a assuré que dans son pays on rendoit eunuques les Houyhnhnms dès leur plus tendre jeunesse, que cela les rendoit doux et dociles, et que cette opération étoit aisée et nullement dangereuse. Sera-ce la premiere fois, messieurs, que les bêtes nous auront donné quelque leçon, et que nous aurons suivi leur utile exemple? La fourmi ne nous ap-

prend-elle pas à être industrieux et prévoyants? et l'hirondelle ne nous a-t-elle pas donné les premiers éléments de l'architecture? Je conclus donc qu'on peut fort bien introduire en ce pays-ci, par rapport aux jeunes yahous, l'usage de la castration. L'avantage qui en résultera est que ces yahous, ainsi mutilés, seront plus doux, plus soumis, plus traitables, et par ce même moyen nous en détruirons peu-à-peu la maudite engeance. J'opine en même temps qu'on exhortera tous les Houyhnhnms à élever avec grand soin les ânons, qui sont en vérité préférables aux yahous à tous égards, sur-tout en ce qu'ils sont capables de travailler à l'âge de cinq ans, tandis que les yahous ne sont capables de rien jusqu'à douze.

Voilà ce que mon maître m'ap-

prit des délibérations du parlement. Mais il ne me dit pas une autre particularité qui me regardoit personnellement, et dont je ressentis bientôt les funestes effets; c'est, hélas! la principale époque de ma vie infortunée! Mais avant que d'exposer cet article il faut que je dise encore quelque chose du caractere et des usages des Houyhnhnms.

Les Houyhnhnms n'ont point de livres; ils ne savent ni lire ni écrire, et par conséquent toute leur science est la tradition. Comme ce peuple est paisible, uni, sage, vertueux, très raisonnable, et qu'il n'a aucun commerce avec les peuples étrangers, les grands événements sont très rares dans leurs pays, et tous les traits de leur histoire qui méritent d'être sus peuvent aisément se conserver dans leur mémoire, sans la surcharger.

Ils n'ont ni maladies ni médecins. J'avoue que je ne puis décider si le défaut des médecins vient du défaut des maladies, ou si le défaut des maladies vient du défaut des médecins : ce n'est pas pourtant qu'ils n'aient de temps en temps quelques indispositions; mais ils savent se guérir aisément eux-mêmes par la connoissance parfaite qu'ils ont des plantes et des herbes médicinales, vu qu'ils étudient sans cesse la botanique dans leurs promenades, et souvent même pendant leur repas.

Leur poésie est fort belle, et surtout très harmonieuse. Elle ne consiste ni dans un badinage familier et bas, ni dans un langage affecté, ni dans un jargon précieux, ni dans des pointes épigrammatiques, ni dans des subtilités obscures, ni dans des antitheses puériles, ni dans les *agu-*

dezas des Espagnols, ni dans les *concetti* des Italiens, ni dans les figures outrées des Orientaux. L'agrément et la justesse des similitudes, la richesse et l'exactitude des descriptions, la liaison et la vivacité des images, voilà l'essence et le caractère de leur poésie. Mon maître me récitoit quelquefois des morceaux admirables de leurs meilleurs poëmes; c'étoit en vérité tantôt le style d'Homere, tantôt celui de Virgile, tantôt celui de *Milton* (1).

Lorsqu'un Houyhnhnm meurt, cela n'afflige ni ne réjouit personne. Ses plus proches parents et ses meilleurs amis regardent son trépas d'un œil sec et très indifférent. Le mou-

(1) Poëte anglois, auteur du *Paradise lost*, c'est-à-dire du *Paradis perdu*, poëme fameux et très estimé en Angleterre.

rant lui-même ne témoigne pas le moindre regret de quitter le monde; il semble finir une visite, et prendre congé d'une compagnie avec laquelle il s'est entretenu long-temps. Je me souviens que mon maître ayant un jour invité un de ses amis avec toute sa famille à se rendre chez lui pour une affaire importante, on convint de part et d'autre du jour et de l'heure. Nous fûmes surpris de ne point voir arriver la compagnie au temps marqué. Enfin l'épouse, accompagnée de ses deux enfants, se rendit au logis, mais un peu tard, et dit en entrant qu'elle prioit qu'on l'excusât, parceque son mari venoit de mourir ce matin d'un accident imprévu. Elle ne se servit pourtant pas du terme de *mourir*, qui est une expression mal-honnête, mais de celui de *shnuwnh*, qui signifie à la lettre

aller retrouver sa grand'mère. Elle fut très gaie pendant tout le temps qu'elle passa au logis, et mourut elle-même gaiement au bout de trois mois, ayant eu une assez agréable agonie.

Les Houyhnhnms vivent la plupart soixante-dix et soixante-quinze ans, et quelques-uns quatre-vingt. Quelques semaines avant que de mourir ils pressentent ordinairement leur fin, et n'en sont point effrayés. Alors ils reçoivent les visites et les compliments de tous leurs amis qui viennent leur souhaiter un bon voyage. Dix jours avant le décès, le futur mort, qui ne se trompe presque jamais dans son calcul, va rendre toutes les visites qu'il a reçues, porté dans une litière par ses yahous : c'est alors qu'il prend congé dans les formes de tous ses amis, et qu'il leur dit un dernier adieu en cérémonie, comme s'il quit-

toit une contrée pour aller passer le reste de sa vie dans une autre.

Je ne veux pas oublier d'observer ici que les Houyhnhnms n'ont point de termes dans leur langue pour exprimer ce qui est mauvais, et qu'ils se servent de métaphores tirées de la difformité et des mauvaises qualités des yahous : ainsi lorsqu'ils veulent exprimer l'étourderie d'un domestique, la faute d'un de leurs enfants, une pierre qui leur a offensé le pied, un mauvais temps, et autres choses semblables, ils ne font que dire la chose dont il s'agit, en y ajoutant simplement l'épithète d'yahou. Par exemple, pour exprimer ces choses, ils diront *hhhm yahou*, *whnaholm yahou*, *ynlhmndwihlma yahou*; et pour signifier une maison mal bâtie, ils diront *ynholmhnmrohlnw yahou*.

Si quelqu'un désire en savoir davantage au sujet des mœurs et des usages des Houyhnhnms, il prendra, s'il lui plaît, la peine d'attendre qu'un gros volume *in-quarto* que je prépare sur cette matiere soit achevé. J'en publierai incessamment le prospectus, et les souscripteurs ne seront point frustrés de leurs espérances et de leurs droits. En attendant je prie le public de se contenter de cet abrégé, et de vouloir bien que j'acheve de lui conter le reste de mes aventures.

CHAPITRE X.

Félicité de l'auteur dans le pays des Houyhnhnms. Les plaisirs qu'il goûte dans leur conversation : le genre de vie qu'il mene parmi eux. Il est banni du pays par ordre du parlement.

J'ai toujours aimé l'ordre et l'économie, et, dans quelque situation que je me sois trouvé, je me suis toujours fait un arrangement industrieux pour ma maniere de vivre. Mon maître m'avoit assigné une place pour mon logement environ à six pas de la maison ; et ce logement, qui étoit une hutte conforme à l'usage du pays et assez semblable à celle des yahous, n'avoit ni agré-

ment ni commodité. J'allai chercher de la terre glaise, dont je me fis quatre murs et un plancher; et avec des joncs je formai une natte dont je couvris ma hutte. Je cueillis du chanvre qui croissoit naturellement dans les champs; je le battis, j'en composai du fil, et de ce fil une espèce de toile, que je remplis de plumes d'oiseau, pour être couché mollement et à mon aise. Je me fis une table et une chaise avec mon couteau et avec le secours de l'alezan. Lorsque mon habit fut entièrement usé, je m'en donnai un neuf de peaux de lapins, auxquelles je joignis celles de certains animaux appelés *nnuhnoh*, qui sont fort beaux, et à-peu-près de la même grandeur, et dont la peau est couverte d'un duvet très fin. De cette peau je me fis aussi des bas très propres. Je ressemelai mes sou-

liers avec de petites planches de bois que j'attachai à l'empeigne; et quand cette empeigne fut usée entièrement, j'en fis une de peau d'yahou. A l'égard de ma nourriture, outre ce que j'ai dit ci-dessus, je ramassois quelquefois du miel dans les troncs des arbres, et je le mangeois avec mon pain d'avoine. Personne n'éprouva jamais mieux que moi que la nature se contente de peu, et que la nécessité est la mere de l'invention.

Je jouissois d'une santé parfaite et d'une paix d'esprit inaltérable. Je ne me voyois exposé ni à l'inconstance ou à la trahison des amis, ni aux pieges invisibles des ennemis cachés. Je n'étois point tenté d'aller faire honteusement ma cour à un grand seigneur ou à sa maîtresse pour avoir l'honneur de sa protection et de sa bienveillance. Je n'étois point obligé

de me précautionner contre la fraude et l'oppression : il n'y avoit point là d'espion et de délateur gagé, ni de *lord major* crédule, politique, étourdi, et malfaisant. Là je ne craignois point de voir mon honneur flétri par des accusations absurdes, et ma liberté honteusement ravie par des complots indignes et par des ordres surpris. Il n'y avoit point en ce pays-là de médecins pour m'empoisonner, de procureurs pour me ruiner, ni d'auteurs pour m'ennuyer. Je n'étois point environné de railleurs, de rieurs, de médisants, de censeurs, de calomniateurs, d'escrocs, de filous, de mauvais plaisants, de joueurs, d'impertinents nouvellistes, d'esprits forts, d'hypocondriaques, de babillards, de disputeurs, de gens de parti, de séducteurs, de faux savants. Là point de mar-

chands trompeurs, point de faquins, point de précieux ridicules, point d'esprits fades, point de damoiseaux, point de petits-maîtres, point de fats, point de traîneurs d'épée, point d'ivrognes, point de P., point de pédants. Mes oreilles n'étoient point souillées de discours licencieux et impies. Mes yeux n'étoient point blessés par la vue d'un maraud enrichi et élevé, et par celle d'un honnête homme abandonné à sa vertu comme à sa mauvaise destinée.

J'avois l'honneur de m'entretenir souvent avec messieurs les Houyhnhnms qui venoient au logis; et mon maître avoit la bonté de souffrir que j'entrasse toujours dans la salle pour profiter de leur conversation. La compagnie me faisoit quelquefois des questions auxquelles j'avois l'honneur de répondre. J'accom-

pagnois aussi mon maître dans ses visites; mais je gardois toujours le silence, à moins qu'on ne m'interrogeât. Je faisois le personnage d'auditeur avec une satisfaction infinie: tout ce que j'entendois étoit utile et agréable, et toujours exprimé en peu de mots, mais avec grace: la plus exacte bienséance était observée sans cérémonie; chacun disoit et entendoit ce qui pouvoit lui plaire. On ne s'interrompoit point, on ne s'assommoit point de récits longs et ennuyeux, on ne disputoit point, on ne chicanoit point.

Ils avoient pour maxime que dans une compagnie il est bon que le silence regne de temps en temps; et je crois qu'ils avoient raison. Dans cet intervalle et pendant cette espece de treve l'esprit se remplit d'idées nouvelles, et la conversation en de-

vient ensuite plus animée et plus vive. Leurs entretiens rouloient d'ordinaire sur les avantages et les agréments de l'amitié, sur les devoirs de la justice, sur la bonté, sur l'ordre, sur les opérations admirables de la nature, sur les anciennes traditions, sur les conditions et les bornes de la vertu, sur les regles invariables de la raison; quelquefois sur les délibérations de la prochaine assemblée du parlement, et souvent sur le mérite de leurs poëtes, et sur les qualités de la bonne poésie.

Je puis dire sans vanité que je fournissois quelquefois moi-même à la conversation, c'est-à-dire que je donnois lieu à de fort beaux raisonnements. Car mon maître les entretenoit de temps en temps de mes aventures et de l'histoire de mon pays; ce qui leur faisoit faire des ré-

flexions fort peu avantageuses à la race humaine, et que pour cette raison je ne rapporterai point. J'observerai seulement que mon maître paroissoit mieux connoître la nature des yahous qui sont dans les autres parties du monde que je ne la connoissois moi-même. Il découvroit la source de tous nos égarements, il approfondissoit la matiere de nos vices et de nos folies, et devinoit une infinité de choses dont je ne lui avois jamais parlé. Cela ne doit point paroître incroyable; il connoissoit à fond les yahous de son pays; en sorte qu'en leur supposant un certain petit degré de raison, il supputoit de quoi ils étoient capables avec ce surcroît, et son estimation étoit toujours juste.

J'avouerai ici ingénument que le peu de lumiere et de philosophie que j'ai aujourd'hui je l'ai puisé dans les

sages leçons de ce cher maître, et dans les entretiens de tous ses judicieux amis; entretiens préférables aux doctes conférences des académies d'Angleterre, de France, d'Allemagne, et d'Italie. J'avois pour tous ces illustres personnages une inclination mêlée de respect et de crainte, et j'étois pénétré de reconnoissance pour la bonté qu'ils avoient de vouloir bien ne me point confondre avec leur yahous, et de me croire peut-être moins imparfait que ceux de mon pays.

Lorsque je me rappelois le souvenir de ma famille, de mes amis, de mes compatriotes, et de toute la race humaine en générale, je me les représentois tous comme de vrais yahous pour la figure et pour le caractere, seulement un peu plus civilisés, avec le don de la parole et un petit grain de raison. Quand je considérois ma

figure dans l'eau pure d'un clair ruisseau, je détournois le visage sur-le-champ, ne pouvant soutenir la vue d'un animal qui me paroissoit aussi difforme qu'un yahou. Mes yeux, accoutumés à la noble figure des Houyhnhnms, ne trouvoient de beauté animale que dans eux. A force de les regarder et de leur parler, j'avois pris un peu de leurs manieres, de leurs gestes, de leur maintien, de leur démarche; et aujourd'hui que je suis en Angleterre, mes amis me disent quelquefois que je trotte comme un cheval. Quand je parle et que je ris, il semble que je hennisse. Je me vois tous les jours raillé sur cela sans en ressentir la moindre peine.

Dans cet état heureux, tandis que je goûtois les douceurs d'un parfait repos, que je me croyois tranquille pour tout le reste de ma vie, et que

ma situation étoit la plus agréable et la plus digne d'envie, un jour mon maître m'envoya chercher de meilleur matin qu'à l'ordinaire. Quand je me fus rendu auprès de lui, je le trouvai très sérieux, ayant un air inquiet et embarrassé, voulant me parler, et ne pouvant ouvrir la bouche. Après avoir gardé quelque temps un morne silence, il me tint ce discours : Je ne sais comment vous allez prendre, mon cher fils, ce que je vais vous dire : vous saurez que dans la derniere assemblée du parlement, à l'occasion de l'affaire des yahous qui a été mise sur le bureau, un député a représenté à l'assemblée qu'il étoit indigne et honteux que j'eusse chez moi un yahou que je traitois comme un Houyhnhnm; qu'il m'avoit vu converser avec lui, et prendre plaisir à son entretien comme à celui d'un

de mes semblables; que c'étoit un procédé contraire à la raison et à la nature, et qu'on n'avoit jamais oui parler de chose pareille. Sur cela l'assemblée m'a *exhorté* à faire de deux choses l'une; ou à vous reléguer parmi les autres yahous, qu'on va mutiler au premier jour, ou à vous renvoyer dans le pays d'où vous êtes venu. La plupart des membres qui vous connoissent et qui vous ont vu chez moi ou chez eux, ont rejeté l'alternative, et ont soutenu qu'il seroit injuste et contraire à la bienséance de vous mettre au rang des yahous de ce pays, vu que vous avez un commencement de raison, et qu'il seroit même à craindre alors que vous ne leur en communiquassiez, ce qui les rendroit peut-être plus méchants encore; que d'ailleurs étant mêlé avec les yahous, vous pourriez cabaler avec eux, les

soulever, les conduire tous dans une forêt ou sur le sommet d'une montagne, ensuite vous mettre à leur tête, et venir fondre sur tous les Houyhnhnms pour les déchirer et les détruire. Cet avis a été suivi à la pluralité des voix, et j'ai été *exhorté* à vous renvoyer incessamment. Or on me presse aujourd'hui d'exécuter ce résultat, et je ne puis plus différer. Je vous conseille donc de vous mettre à la nage, ou bien de construire un petit bâtiment semblable à celui qui vous a apporté dans ces lieux, et dont vous m'avez fait la description, et de vous en retourder par mer comme vous êtes venu. Tous les domestiques de cette maison, et ceux même de mes voisins, vous aideront dans cet ouvrage. S'il n'eût tenu qu'à moi, je vous aurois gardé toute votre vie à mon service,

parceque vous avez d'assez bonnes inclinations, que vous vous êtes corrigé de plusieurs de vos défauts et de vos mauvaises habitudes, et que vous avez fait tout votre possible pour vous conformer, autant que votre malheureuse nature en est capable, à celle des Houyhnhnms.

(Je remarquerai en passant que les décrets de l'assemblée générale de la nation des Houyhnhnms s'expriment toujours par le mot de *hnhloayn*, qui signifie *exhortation*. Ils ne peuvent concevoir qu'on puisse forcer et contraindre une créature raisonnable, comme si elle étoit capable de désobéir à la raison.)

Ce discours me frappa comme un coup de foudre; je tombai en un instant dans l'abattement et dans le désespoir; et ne pouvant résister à l'impression de la douleur, je m'éva-

nouis aux pieds de mon maître qui me crut mort. Quand j'eus un peu repris mes sens, je lui dis d'une voix foible et d'un air affligé que, quoique je ne pusse blâmer l'*exhortation* de l'assemblée générale, ni la sollicitation de tous ses amis qui le pressoient de se défaire de moi, il me sembloit néanmoins, selon mon foible jugement, qu'on auroit pu décerner contre moi une peine moins rigoureuse; qu'il m'étoit impossible de me mettre à la nage; que je pourrois tout au plus nager une lieue, et que cependant la terre la plus proche étoit peut-être éloignée de cent lieues; qu'à l'égard de la construction d'une barque, je ne trouverois jamais dans le pays ce qui étoit nécessaire pour un pareil bâtiment; que néanmoins je voulois obéir, malgré l'impossibilité de faire ce qu'il me conseilloit,

et que je me regardois comme une créature condamnée à périr; que la vue de la mort ne m'effrayoit point; et que je l'attendois comme le moindre des maux dont j'étois menacé; que supposé que je pusse traverser les mers et retourner dans mon pays par quelque aventure extraordinaire et inespérée, j'aurois alors le malheur de retrouver les yahous, d'être obligé de passer le reste de ma vie avec eux, et de retomber bientôt dans toutes mes mauvaises habitudes; que je savois bien que les raisons qui avoient déterminé messieurs les Houyhnhnms étoient trop solides pour oser leur opposer celles d'un misérable yahou tel que moi; qu'ainsi j'acceptois l'offre obligeante qu'il me faisoit du secours de ses domestiques pour m'aider à construire une barque; que je le priois seulement de vouloir bien m'accor-

der un espace de temps qui pût suffire à un ouvrage aussi difficile, qui étoit destiné à la conservation de ma misérable vie; que si je retournois jamais en Angleterre, je tâcherois de me rendre utile à mes compatriotes en leur traçant le portrait et les vertus des illustres Houyhnhnms, et en le proposant pour exemple à tout le genre humain.

Son honneur me répliqua en peu de mots, et me dit qu'il m'accordoit deux mois pour la construction de ma barque, et en même temps ordonna à l'alezan mon camarade (car il m'est permis de lui donner ce nom en Angleterre) de suivre mes instructions, parceque j'avois dit à mon maître que lui seul me suffiroit, et que je savois qu'il avoit beaucoup d'affection pour moi.

La premiere chose que je fis fut

d'aller avec lui vers cet endroit de la côte où j'avois autrefois abordé. Je montai sur une hauteur; et jetant les yeux de tous côtés sur les vastes espaces de la mer, je crus voir, vers le nord-ouest une petite isle. Avec mon télescope je la vis clairement, et je supputai qu'elle pouvoit être éloignée de cinq lieues. Pour le bon alezan, il disoit d'abord que c'étoit un nuage. Comme il n'avoit jamais vu d'autre terre que celle où il étoit né, il n'avoit pas le coup-d'œil pour distinguer sur la mer des objets éloignés, comme moi qui avois passé ma vie sur cet élément. Ce fut à cette isle que je résolus d'abord de me rendre lorsque ma barque seroit construite.

Je retournai au logis avec mon camarade; et, après avoir un peu raisonné ensemble, nous allâmes dans

une forêt qui étoit peu éloignée, où moi avec mon couteau, et lui avec un caillou tranchant emmanché fort adroitement, nous coupâmes le bois nécessaire pour l'ouvrage. Afin de ne point ennuyer le lecteur du détail de notre travail, il suffit de dire qu'en six semaines de temps nous fîmes une espece de canot à la façon des Indiens, mais beaucoup plus large, que je couvris de peaux d'yahous cousues ensemble avec du fil de chanvre. Je me fis une voile de ces mêmes peaux, ayant choisi pour cela celles des jeunes yahous, parceque celles des vieux auroient été trop dures et trop épaisses : je me fournis aussi de quatre rames ; je fis provision d'une quantité de chair cuite de lapins et d'oiseaux, avec deux vaisseaux, l'un plein d'eau et l'autre de lait.

Je fis l'épreuve de mon canot dans

un grand étang, et y corrigeai tous les défauts que j'y pus remarquer, bouchant toutes les voies d'eau avec du suif d'yahou, et tâchant de le mettre en état de me porter avec ma petite cargaison. Je le mis alors sur une charrette et le fis conduire au rivage par des yahous, sous la conduite de l'alezan et d'un autre domestique.

Lorsque tout fut prêt, et que le jour de mon départ fut arrivé, je pris congé de mon maître, de madame son épouse, et de toute la maison, ayant les yeux baignés de larmes et le cœur percé de douleur. Son honneur, soit par curiosité, soit par amitié, voulut me voir dans mon canot, et s'avança vers le rivage avec plusieurs de ses amis du voisinage. Je fus obligé d'attendre plus d'une heure à cause de la marée : alors

observant que le vent étoit bon pour aller à l'isle, je pris le dernier congé de mon maître. Je me prosternai à ses pieds pour les lui baiser, et il me fit l'honneur de lever son pied droit de devant jusqu'à ma bouche. Si je rapporte cette circonstance ce n'est point par vanité; j'imite tous les voyageurs, qui ne manquent point de faire mention des honneurs extraordinaires qu'ils ont reçus. Je fis une profonde révérence à toute la compagnie, et me jetant dans mon canot je m'éloignai du rivage.



Pag. 316.



Je me prosternai à ses piéds pour les lui baiser.

Dessiné par Le Febvre. Gravé par L. J. Masquelier.

CHAPITRE XI.

L'auteur est percé d'une fleche que lui décoche un sauvage. Il est pris par des Portugais qui le conduisent à Lisbonne, d'où il passe en Angleterre.

Je commençai ce malheureux voyage le 15 de février, l'an 171$\frac{4}{5}$, à neuf heures du matin. Quoique j'eusse le vent favorable, je ne me servis d'abord que de mes rames : mais considérant que je serois bientôt las, et que le vent pouvoit changer, je me risquai de mettre à la voile ; et de cette maniere, avec le secours de la marée, je cinglai environ l'espace d'une heure et demie. Mon maître avec tous les Houyhnhnms de sa

compagnie resterent sur le rivage jusqu'à ce qu'ils m'eussent perdu de vue, et j'entendis plusieurs fois mon cher ami l'alezan crier : *Hnuy illa nyha majah yahou*, c'est-à-dire *Prends bien garde à toi, gentil yahou.*

Mon dessein étoit de découvrir, si je pouvois, quelque petite isle déserte et inhabitée où je trouvasse seulement ma nourriture et de quoi me vêtir. Je me figurois, dans un pareil séjour, une situation mille fois plus heureuse que celle d'un premier ministre. J'avois une horreur extrême de retourner en Europe, et d'y être obligé de vivre dans la société et sous l'empire des yahous. Dans cette heureuse solitude que je cherchois j'espérois passer doucement le reste de mes jours, enveloppé dans ma philosophie, jouissant de mes pensées,

n'ayant d'autre objet que le souverain bien, ni d'autre plaisir que le témoignage de ma conscience, sans être exposé à la contagion des vices énormes que les Houyhnhnms m'avoient fait apercevoir dans ma détestable espece.

Le lecteur peut se souvenir que je lui ai dit que l'équipage de mon vaisseau s'étoit révolté contre moi, et m'avoit emprisonné dans ma chambre; que je restai dans cet état pendant plusieurs semaines, sans savoir où l'on conduisoit mon vaisseau, et qu'enfin l'on me mit à terre sans me dire où j'étois. Je crus néanmoins alors que nous étions à dix degrés au sud du cap de Bonne-Espérance, et environ à quarante-cinq degrés de latitude méridionale. Je l'inférai de quelques discours généraux que j'avois entendus dans le vaisseau au

sujet du dessein qu'on avoit d'aller à Madagascar. Quoique ce ne fût là qu'une conjecture, je ne laissai pas de prendre le parti de cingler à l'est, espérant mouiller au sud-ouest de la côte de la nouvelle Hollande, et de là me rendre à l'ouest, dans quelqu'une des petites isles qui sont aux environs. Le vent étoit directement à l'ouest, et sur les six heures du soir je supputai que j'avois fait environ dix-huit lieues vers l'est.

Ayant alors découvert une très petite isle éloignée tout au plus d'une lieue et demie, j'y abordai en peu de temps. Ce n'étoit qu'un vrai rocher, avec une petite baie que les tempêtes y avoient formée. J'amarrai mon canot en cet endroit; et ayant grimpé sur un des côtés du rocher, je découvris vers l'est une terre qui s'étendoit du sud au nord.

Je passai la nuit dans mon canot; et le lendemain, m'étant mis à ramer de grand matin et de grand courage, j'arrivai en sept heures à un endroit de la nouvelle Hollande qui est au sud-ouest. Cela me confirma dans une opinion que j'avois depuis long-temps, savoir, que les mappemondes et les cartes placent ce pays au moins trois degrés plus à l'est qu'il n'est réellement. Je crois avoir, il y a déjà plusieurs années, communiqué ma pensée à mon illustre ami monsieur Herman Moll, et lui avoir expliqué mes raisons; mais il a mieux aimé suivre la foule des auteurs.

Je n'aperçus point d'habitants à l'endroit où j'avois pris terre; et comme je n'avois pas d'armes, je ne voulus point m'avancer dans le pays. Je ramassai quelques coquillages sur le rivage, que je n'osai faire

cuire, de peur que le feu ne me fît découvrir par les habitants de la contrée. Pendant les trois jours que je me tins caché en cet endroit, je ne vécus que d'huîtres et de moules, afin de ménager mes petites provisions. Je trouvai heureusement un petit ruisseau dont l'eau étoit excellente.

Le quatrième jour, m'étant risqué d'avancer un peu dans les terres, je découvris vingt ou trente habitants du pays sur une hauteur qui n'étoit pas à plus de cinq cents pas de moi. Ils étoient tout nuds, hommes, femmes et enfants, et se chauffoient autour d'un grand feu. Un d'eux m'aperçut et me fit remarquer aux autres. Alors cinq de la troupe se détachèrent et se mirent en marche de mon côté. Aussitôt je me mis à fuir vers le rivage, je me jetai dans mon ca-

not, et je ramai de toute ma force. Les sauvages me suivirent le long du rivage, et comme je n'étois pas fort avancé dans la mer, ils me décocherent une fleche qui m'atteignit au genou gauche, et m'y fit une large blessure dont je porte encore aujourd'hui la marque. Je craignis que le dard ne fût empoisonné : ainsi ayant ramé fortement, et m'étant mis hors de la portée du trait, je tâchai de bien sucer ma plaie, et ensuite je bandai mon genou comme je pus.

J'étois extrêmement embarrassé, je n'osois retourner à l'endroit où j'avois été attaqué; et comme j'étois obligé d'aller du côté du nord, il me falloit toujours ramer, parce que j'avois le vent de nord-ouest. Dans le temps que je jetois les yeux de tous côtés pour faire quelque découverte, j'apperçus au nord-nord-est

une voile qui à chaque instant croissoit à mes yeux. Je balançai un peu de temps si je devois m'avancer vers elle ou non. A la fin l'horreur que j'avois conçue pour toute la race des yahous me fit prendre le parti de virer de bord et de ramer vers le sud pour me rendre à cette même baie d'où j'étois parti le matin, aimant mieux m'exposer à toute sorte de danger que de vivre avec des yahous. J'approchai mon canot le plus près qu'il me fut possible du rivage; et pour moi, je me cachai à quelques pas de là, derriere une petite roche qui étoit proche de ce ruisseau dont j'ai parlé.

Le vaisseau s'avança environ à une demi-lieue de la baie, et envoya sa chaloupe avec des tonneaux pour y faire aiguade. Cet endroit étoit connu et pratiqué souvent par les voyageurs

à cause du ruisseau. Les mariniers, en prenant terre, virent d'abord mon canot; et s'étant mis aussitôt à le visiter, ils connurent sans peine que celui à qui il appartenoit n'étoit pas loin. Quatre d'entre eux, bien armés, cherchèrent de tous côtés aux environs, et enfin me trouverent couché la face contre terre derriere la roche. Ils furent d'abord surpris de ma figure, de mon habit de peaux de lapins, de mes souliers de bois, et de mes bas fourrés. Ils jugerent que je n'étois pas du pays, où tous les habitants étoient nuds. Un d'eux m'ordonna de me lever, et me demanda en langage portugais qui j'étois. Je lui fis une profonde révérence, et lui dis dans cette même langue, que j'entendois parfaitement, que j'étois un pauvre yahou banni du pays des Houyhnhnms, et que je le

conjurois de me laisser aller. Ils furent surpris de m'entendre parler leur langue, et jugerent par la couleur de mon visage que j'étois un Européen; mais ils ne savoient ce que je voulois dire par les mots de yahou et de houyhnhnms; et ils ne purent en même temps s'empêcher de rire de mon accent qui ressembloit au hennissement d'un cheval.

Je ressentois à leur aspect des mouvements de crainte et de haine, et je me mettois déja en devoir de leur tourner le dos et de me rendre dans mon canot, lorsqu'ils mirent la main sur moi, et m'obligèrent de leur dire de quel pays j'étois, d'où je venois, avec plusieurs autres questions pareilles. Je leur répondis que j'étois né en Angleterre, d'où j'étois parti il y avoit environ cinq ans, et qu'alors la

paix régnoit entre leur pays et le mien; qu'ainsi j'espérois qu'ils voudroient bien ne me point traiter en ennemi, puisque je ne leur voulois aucun mal; et que j'étois un pauvre yahou qui cherchois quelque isle déserte où je pusse passer dans la solitude le reste de ma vie infortunée.

Lorsqu'ils me parlerent, d'abord je fus saisi d'étonnement, et je crus voir un prodige. Cela me paroissoit aussi extraordinaire que si j'entendois aujourd'hui un chien ou une vache parler en Angleterre. Ils me répondirent avec toute l'humanité et toute la politesse possibles que je ne m'affligeasse point, et qu'ils étoient sûrs que leur capitaine voudroit bien me prendre sur son bord, et me mener *gratis* à Lisbonne, d'où je pourrois passer en Angleterre; que deux d'entre eux iroient dans un moment trou-

ver le capitaine pour l'informer de ce qu'ils avoient vu, et recevoir ses ordres; mais qu'en même temps, à moins que je ne leur donnasse ma parole de ne point m'enfuir, ils alloient me lier. Je leur dis qu'ils feroient de moi tout ce qu'ils jugeroient à propos.

Ils avoient bien envie de savoir mon histoire et mes aventures; mais je leur donnai peu de satisfaction, et tous conclurent que mes malheurs m'avoient troublé l'esprit. Au bout de deux heures, la chaloupe, qui étoit allée porter de l'eau douce au vaisseau, revint avec ordre de m'amener incessamment à bord. Je me jetai à genoux pour prier qu'on me laissât aller, et qu'on voulût bien ne point me ravir ma liberté; mais ce fut en vain : je fus lié et mis dans la chaloupe, et dans cet état conduit

à bord et dans la chambre du capitaine.

Il s'appeloit Pedro de Mendez, et étoit un homme très généreux et très poli. Il me pria d'abord de lui dire qui j'étois, et ensuite me demanda ce que je voulois boire et manger. Il m'assura que je serois traité comme lui-même, et me dit enfin des choses si obligeantes que j'étois tout étonné de trouver tant de bonté dans un yahou. J'avois néanmoins un air sombre, morne et fâché, et je ne répondis autre chose à toutes ses honnêtetés sinon que j'avois à manger dans mon canot. Mais il ordonna qu'on me servît un poulet, et qu'on me fît boire d'un vin excellent; et en attendant il me fit donner un bon lit dans une chambre fort commode. Lorsque j'y eus été conduit je ne voulus point me déshabiller, et je me jetai sur le

lit dans l'état où j'étois. Au bout d'une demi-heure, tandis que tout l'équipage étoit à dîner, je m'échappai de ma chambre dans le dessein de me jeter dans la mer et de me sauver à la nage, afin de n'être point obligé de vivre avec des yahous. Mais je fus prévenu par un des mariniers; et le capitaine, ayant été informé de ma tentative, ordonna de m'enfermer dans ma chambre.

Après le dîner, D. Pedro vint me trouver, et voulut savoir quel motif m'avoit porté à former l'entreprise d'un homme désespéré. Il m'assura en même temps qu'il n'avoit envie que de me faire plaisir, et me parla d'une maniere si touchante et si persuasive, que je commençai à le regarder comme un animal un peu raisonnable. Je lui racontai en peu de mots l'histoire de mon voyage, la

révolte de mon équipage dans un vaisseau dont j'étois capitaine, et la résolution qu'ils avoient prise de me laisser sur un rivage inconnu : je lui appris que j'avois passé trois ans parmi les Houyhnhnms, qui étoient des chevaux parlants et des animaux raisonnants et raisonnables. Le capitaine prit tout cela pour des visions et des mensonges, ce qui me choqua extrêmement. Je lui dis que j'avois oublié à mentir depuis que j'avois quitté les yahous d'Europe; que chez les Houyhnhnms on ne mentoit point, non pas même les enfants et les valets; qu'au surplus il croiroit ce qu'il lui plairoit, mais que j'étois prêt à répondre à toutes les difficultés qu'il pourroit m'opposer, et que je me flattois de lui pouvoir faire connoître la vérité.

Le capitaine, homme sensé, après

m'avoir fait plusieurs autres questions pour voir si je ne me couperois pas dans mes discours, et avoir vu que tout ce que je disois étoit juste et que toutes les parties de mon histoire se rapportoient les unes aux autres, commença à avoir un peu meilleure opinion de ma sincérité; d'autant plus qu'il m'avoua qu'il s'étoit autrefois rencontré avec un matelot hollandois, lequel lui avoit dit qu'il avoit pris terre avec cinq autres de ses camarades à une certaine isle ou continent au sud de la nouvelle Hollande, où ils avoient mouillé pour faire aiguade; qu'ils avoient aperçu un cheval chassant devant lui un troupeau d'animaux parfaitement ressemblants à ceux que je lui avois décrits et auxquels je donnois le nom d'yahous, avec plusieurs autres particularités que le capitaine me dit qu'il

avoit oubliées, et dont il s'étoit mis alors peu en peine de charger sa mémoire, les regardant comme des monsonges.

Il m'ajouta que, puisque je faisois profession d'un si grand attachement à la vérité, il vouloit que je lui donnasse ma parole d'honneur de rester avec lui pendant tout le voyage, sans songer à attenter sur ma vie; qu'autrement il m'enfermeroit jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Lisbonne. Je lui promis ce qu'il exigeoit de moi; mais je lui protestai en même temps que je souffrirois plutôt les traitements les plus fâcheux que de consentir jamais à retourner parmi les yahous de mon pays.

Il ne se passa rien de remarquable pendant notre voyage. Pour témoigner au capitaine combien j'étois sensible à ses honnêtetés, je m'en-

tretenois quelquefois avec lui par reconnoissance lorsqu'il me prioit instamment de lui parler, et je tâchois alors de lui cacher ma misanthropie et mon aversion pour tout le genre humain. Il m'échappoit néanmoins de temps en temps quelques traits mordants et satyriques, qu'il prenoit en galant homme, ou auxquels il ne faisoit pas semblant de prendre garde. Mais je passois la plus grande partie du jour seul et isolé dans ma chambre, et je ne voulois parler à aucun de l'équipage. Tel étoit l'état de mon cerveau, que mon commerce avec les Houyhnhnms avoit rempli d'idées sublimes et philosophiques. J'étois dominé par une misanthropie insurmontable; semblable à ces sombres esprits, à ces farouches solitaires, à ces censeurs méditatifs, qui, sans avoir fréquenté

les Houyhnhnms, se piquent de connoître à fond le caractere des hommes, et d'avoir un souverain mépris pour l'humanité.

Le capitaine me pressa plusieurs fois de mettre bas mes peaux de lapins, et m'offrit de me prêter de quoi m'habiller de pied en cap; mais je le remerciai de ses offres, ayant horreur de mettre sur mon corps ce qui avoit été à l'usage d'un yahou. Je lui permis seulement de me prêter deux chemises blanches, qui, ayant été bien lavées, pouvoient ne me point souiller. Je les mettois tour-à-tour, de deux jours l'un, et j'avois soin de les laver moi-même.

Nous arrivâmes à Lisbonne le 5 de novembre 1715. Le capitaine me força alors de prendre ses habits pour empêcher la canaille de nous huer dans les rues. Il me conduisit

à sa maison, et voulut que je demeurasse chez lui pendant mon séjour en cette ville. Je le priai instamment de me loger au quatrième étage, dans un endroit écarté où je n'eusse commerce avec qui que ce fût. Je lui demandai aussi la grace de ne dire à personne ce que je lui avois raconté de mon séjour parmi les Houyhnhnms, parceque, si mon histoire étoit sue, je serois bientôt accablé des visites d'une infinité de curieux; et ce qu'il y a de pis, je serois peut-être brûlé par l'inquisition.

Le capitaine, qui n'étoit point marié, n'avoit que trois domestiques, dont l'un, qui m'apportoit à manger dans ma chambre, avoit de si bonnes manieres à mon égard, et me paroissoit avoir tant de bon sens pour un yahou, que sa compagnie ne me

déplut point : il gagna sur moi de me faire mettre de temps en temps la tête à une lucarne pour prendre l'air; ensuite il me persuada de descendre à l'étage d'au-dessous, et de coucher dans une chambre dont la fenêtre donnoit sur la rue. Il me fit regarder par cette fenêtre; mais au commencement je retirois ma tête aussitôt que je l'avois avancée : le peuple me blessoit la vue. Je m'y accoutumai pourtant peu-à-peu. Huit jours après il me fit descendre a un étage encore plus bas : enfin il triompha si bien de ma foiblesse, qu'il m'engagea à venir m'asseoir à la porte pour regarder les passants, et ensuite à l'accompagner quelquefois dans les rues.

D. Pedro, à qui j'avois expliqué l'état de ma famille et de mes affaires, me dit un jour que j'étois obligé en

honneur et en conscience de retourner en mon pays, et de vivre dans ma maison avec ma femme et mes enfants. Il m'avertit en même temps qu'il y avoit dans le port un vaisseau prêt à faire voile pour l'Angleterre, et m'assura qu'il me fourniroit tout ce qui me seroit nécessaire pour mon voyage. Je lui opposai plusieurs raisons qui me détournoient de vouloir jamais aller demeurer dans mon pays, et qui m'avoient fait prendre la résolution de chercher quelque isle déserte pour y finir mes jours. Il me répliqua que cette isle que je voulois chercher étoit une chimere, et que je trouverois des hommes par-tout ; qu'au contraire lorsque je serois chez moi j'y serois le maître, et pourrois y être aussi solitaire qu'il me plairoit.

Je me rendis à la fin, ne pouvant

mieux faire; j'étois d'ailleurs devenu un peu moins sauvage. Je quittai Lisbonne le 24 de novembre, et m'embarquai dans un vaisseau marchand. D. Pedro m'accompagna jusqu'au port, et eut l'honnêteté de me prêter la valeur de vingt livres sterling. Durant ce voyage je n'eus aucun commerce avec le capitaine ni avec aucun des passagers, et je prétextai une maladie pour pouvoir toujours rester dans ma chambre. Le 5 de décembre 1715 nous jetâmes l'ancre aux Dunes environ sur les neuf heures du matin, et à trois heures après midi j'arrivai à Rotherithe en bonne santé, et me rendis au logis.

Ma femme et toute ma famille, en me revoyant, me témoignerent leur surprise et leur joie : comme ils m'avoient cru mort, ils s'abandonnerent à des transports que je ne

puis exprimer. Je les embrassai tous assez froidement à cause de l'idée d'yahou qui n'étoit pas encore sortie de mon esprit ; et pour cette raison je ne voulus point d'abord coucher avec ma femme.

Le premier argent que j'eus, je l'employai à acheter deux jeunes chevaux, pour lesquels je fis bâtir une fort belle écurie, et auxquels je donnai un palefrenier du premier mérite, que je fis mon favori et mon confident. L'odeur de l'écurie me charmoit, et j'y passois tous les jours quatre heures à parler à mes chers chevaux, qui me rappeloient le souvenir des vertueux Houyhnhnms.

Dans le temps que j'écris cette relation, il y a cinq ans que je suis de retour de mon dernier voyage, et que je vis retiré chez moi. La premiere année je souffris avec peine la

vue de ma femme et de mes enfants, et ne pus presque gagner sur moi de manger avec eux. Mes idées changerent dans la suite; et aujourd'hui je suis un homme ordinaire, quoique toujours un peu misanthrope.

CHAPITRE XII.

Invective de l'auteur contre les voyageurs qui mentent dans leurs relations. Il justifie la sienne. Ce qu'il pense de la conquête qu'on voudroit faire des pays qu'il a découverts.

Je vous ai donné, mon cher lecteur, une histoire complete de mes voyages pendant l'espace de seize ans et sept mois; et dans cette relation j'ai moins cherché à être élégant et

fleuri qu'à être vrai et sincere. Peut-être que vous prenez pour des contes et des fables tout ce que je vous ai raconté, et que vous n'y trouvez pas la moindre vraisemblance; mais je ne me suis point appliqué à chercher des tours séduisants pour farder mes récits et vous les rendre croyables. Si vous ne me croyez pas, prenez-vous-en à vous-même de votre incrédulité : pour moi qui n'ai aucun génie pour la fiction, et qui ai une imagination très froide, j'ai rapporté les faits avec une simplicité qui devroit vous guérir de vos doutes.

Il nous est aisé à nous autres voyageurs, qui allons dans des pays où presque personne ne va, de faire des descriptions surprenantes de quadrupedes, de serpents, d'oiseaux, et de poissons extraordinaires et rares. Mais à quoi cela sert-il? Le prin-

cipal but d'un voyageur qui publie la relation de ses voyages ne doit-ce pas être de rendre les hommes de son pays meilleurs et plus sages, et de leur proposer des exemples étrangers, soit en bien, soit en mal, pour les exciter à pratiquer la vertu et à fuir le vice? C'est ce que je me suis proposé dans cet ouvrage, et je crois qu'on doit m'en savoir bon gré.

Je voudrois de tout mon cœur qu'il fût ordonné par une loi qu'avant qu'aucun voyageur publiât la relation de ses voyages il jureroit et feroit serment, en présence du lord grand-chancelier, que tout ce qu'il va faire imprimer est exactement vrai ou du moins qu'il le croit tel. Le monde ne seroit peut-être pas trompé comme il l'est tous les jours. Je donne d'avance mon suffrage pour cette loi, et je consens que mon

ouvrage ne soit imprimé qu'après qu'elle aura été dressée.

J'ai parcouru dans ma jeunesse un grand nombre de relations avec un plaisir infini; mais depuis que j'ai presque fait le tour du monde, et que j'ai vu les choses de mes yeux et par moi-même, je n'ai plus de goût pour cette sorte de lecture; j'aime mieux lire des romans. Je souhaite que mon lecteur pense comme moi.

Mes amis ayant jugé que la relation que j'ai écrite de mes voyages avoit un certain air de vérité qui plairoit au public, je me suis livré à leurs conseils, et j'ai consenti à l'impression. Hélas! j'ai eu bien des malheurs dans ma vie, mais je n'ai jamais eu celui d'être enclin au mensonge;

— (1) Nec, si miserum fortuna Sinonem
Finxit, vanum etiam mendacemque improba finget.

(1) Virg. Æneid. l. II.

Je sais qu'il n'y a pas beaucoup d'honneur à publier des voyages; que cela ne demande ni science ni génie, et qu'il suffit d'avoir une bonne mémoire ou d'avoir tenu un journal exact: je sais aussi que les faiseurs de relations ressemblent aux faiseurs de dictionnaires, et sont au bout d'un certain temps éclipsés et comme anéantis par une foule d'écrivains postérieurs qui répetent tout ce qu'ils ont dit, et y ajoutent des choses nouvelles. Il m'arrivera peut-être la même chose: des voyageurs iront dans les pays où j'ai été, enchériront sur mes descriptions, feront tomber mon livre, et peut-être oublier que j'aie jamais écrit. Je regarderois cela comme une vraie mortification si j'écrivois pour la gloire ; mais comme j'écris pour l'utilité du public, je m'en soucie

peu, et suis préparé à tout évènement.

Je voudrois bien qu'on s'avisât de censurer mon ouvrage! En vérité, que peut-on dire à un voyageur qui décrit des pays où notre commerce n'est aucunement intéressé, et où il n'y a aucun rapport à nos manufactures? J'ai écrit sans passion, sans esprit de parti, et sans vouloir blesser personne; j'ai écrit pour une fin très noble, qui est l'instruction générale du genre humain; j'ai écrit sans aucune vue d'intérêt ou de vanité: en sorte que les observateurs, les examinateurs, les critiques, les flatteurs, les chicaneurs, les timides, les politiques, les petits génies, les patelins, les esprits les plus difficiles et les plus injustes, n'auront rien à me dire, et ne trouveront point occasion d'exercer leur odieux talent.

J'avoue qu'on m'a fait entendre que j'aurois dû d'abord, comme bon sujet et bon Anglois, présenter au secrétaire d'état, à mon retour, un mémoire instructif touchant mes découvertes, vu que toutes les terres qu'un sujet découvre appartiennent de droit à la couronne. Mais en vérité je doute que la conquête des pays dont il s'agit soit aussi aisée que celle que Ferdinand Cortez fit autrefois d'une contrée de l'Amérique, où les Espagnols massacrerent tant de pauvres Indiens nuds et sans armes. Premièrement, à l'égard du pays de Lilliput, il est clair que la conquête n'en vaut pas la peine, et que nous n'en retirerions pas de quoi nous rembourser des frais d'une flotte et d'une armée. Je demande s'il y auroit de la prudence à aller attaquer les Brobdingnagiens. Il feroit beau

voir une armée angloise faire une descente en ce pays-là ! Seroit-elle fort contente si on l'envoyoit dans une contrée où l'on a toujours une isle aérienne sur la tête, toute prête à écraser les rebelles, et à plus forte raison les ennemis du dehors qui voudroient s'emparer de cet empire ? Il est vrai que le pays des Houyhnhnms paroît une conquête assez aisée. Ces peuples ignorent le métier de la guerre ; ils ne savent ce que c'est qu'armes blanches et armes à feu. Cependant si j'étois ministre d'état je ne serois point d'humeur de faire une pareille entreprise. Leur haute prudence et leur parfaite unanimité sont des armes terribles. Imaginez-vous d'ailleurs cent mille Houyhnhnms en fureur se jetant sur une armée européenne. Quel carnage ne feroient-ils pas avec leurs dents, et

combien de têtes et d'estomacs ne briseroient-ils pas avec leurs formidables pieds de derriere! Certes il n'y a point de Houyhnhnm auquel on ne puisse appliquer ce qu'Horace a dit de l'empereur Auguste,

— Recalcitrat undique tutus.

Mais loin de songer à conquérir leur pays, je voudrois plutôt qu'on les engageât à nous envoyer quelques uns de leur nation pour civiliser la nôtre, c'est-à-dire pour la rendre vertueuse et plus raisonnable.

Une autre raison m'empêche d'opiner pour la conquête de ce pays, et de croire qu'il soit à propos d'augmenter les domaines de sa majesté britannique de mes heureuses découvertes; c'est qu'à dire le vrai la maniere dont on prend possession d'un nouveau pays découvert me cause quelques légers scrupules. Par

exemple (1) une troupe de pirates est poussée par la tempête je ne sais où. Un mousse, du haut du perroquet, découvre terre ; les voilà aussitôt à cingler de ce côté-là. Ils abordent, ils descendent sur le rivage ; ils voient un peuple désarmé qui les reçoit bien : aussitôt ils donnent un nouveau nom à cette terre, et en prennent possession au nom de leur chef. Ils élèvent un monument qui atteste à la postérité cette belle action. Ensuite ils se mettent à tuer deux ou trois douzaines de ces pauvres Indiens, et ont la bonté d'en épargner une douzaine qu'ils renvoient à leurs huttes. Voilà proprement l'acte de possession qui commence à fonder

(1) Allusion à la conquête du Mexique par les Espagnols, qui exercerent des cruautés inouies à l'égard des naturels du pays.

le *droit divin*. On envoie bientôt après d'autres vaisseaux en ce même pays pour exterminer le plus grand nombre des naturels : on met les chefs à la torture pour les ccntraindre à livrer leurs trésors : on exerce par conscience tous les actes les plus barbares et les plus inhumains; on teint la terre du sang de ses infortunés habitants. Enfin cette exécrable troupe de bourreaux employée à cette pieuse expédition est une *colonie* envoyée dans un pays barbare et idolâtre pour le civiliser et le convertir.

J'avoue que ce que je dis ici ne regarde point la nation angloise, qui, dans la fondation des colonies, a toujours fait éclater sa sagesse et sa justice, et qui peut sur cet article servir aujourd'hui d'exemple à toute l'Europe. On sait quel est notre zele pour

faire connoître la religion chrétienne dans les pays nouvellement découverts et heureusement envahis ; que, pour y faire pratiquer les lois du christianisme, nous avons soin d'y envoyer des pasteurs très pieux et très-édifiants, des hommes de bonnes mœurs et de bon exemple, des femmes et des filles irréprochables et d'une vertu très bien éprouvée, de braves officiers, des juges integres, et surtout des gouverneurs d'une probité reconnue, qui font consister leur bonheur dans celui des habitants du pays qui n'y exercent aucune tyrannie, qui n'ont ni avarice, ni ambition, ni cupidité, mais seulement beaucoup de zele pour la gloire et les intérêts du roi leur maître.

Au reste, quel intérêt aurions-nous à vouloir nous emparer des pays dont j'ai fait la description ?

Quel avantage retirerions-nous de la peine d'enchaîner et de tuer les naturels? Il n'y a dans ces pays-là ni mines d'or et d'argent, ni sucre, ni tabac. Ils ne méritent donc pas de devenir l'objet de notre ardeur martiale et de notre zele religieux, ni que nous leur fassions l'honneur de les conquérir.

Si néanmoins la cour en juge autrement, je déclare que je suis prêt d'attester, quand on m'interrogera juridiquement, qu'avant moi nul Européen n'avoit mis le pied dans ces mêmes contrées: je prends à témoin les naturels, dont la déposition doit faire foi. Il est vrai qu'on peut chicaner par rapport à ces deux yahous dont j'ai parlé, et qui, selon la tradition des Houyhnhnms, parurent autrefois sur une montagne, et sont depuis devenus la tige de tous les

yahous de ce pays-là. Mais il n'est pas difficile de prouver que ces deux anciens yahous étoient natifs d'Angleterre : certains traits de leurs descendants, certaines inclinations, certaines manieres, le font préjuger. Au surplus, je laisse aux docteurs en matiere de colonies à discuter cet article, et à examiner s'il ne fonde pas un titre clair et incontestable pour le droit de la Grande-Bretagne.

Après avoir ainsi satisfait à la seule objection qu'on me peut faire au sujet de mes voyages, je prends enfin congé de l'honnête lecteur qui m'a fait l'honneur de vouloir bien voyager avec moi dans ce livre, et je retourne à mon petit jardin de Redriff pour m'y livrer à mes spéculations philosophiques.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LA QUATRIEME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DE LA QUATRIEME PARTIE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C[ie]
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21